

Dominique Hasselmann

Filatures en soi

29 mini-polars



Éditions QazaQ



Dominique Hasselmann

Filatures en soi

29 mini-polars

2016
Éditions QazaQ

ÉDITIONS QAZAQ

Site : [Éditions QazaQ](#)

Mail : editionsqazaq@gmail.com

Site : [Les Cosaques des Frontières](#)

Twitter: [@Le Curator](#)

Facebook: [Les Cosaques des Frontieres](#)

Couverture : Dominique Hasselmann et Jan Doets

ISBN : 978-94-92285-28-7

Tous droits réservés

2016 © Dominique Hasselmann & Éditions QazaQ

Dominique Hasselmann

mini-biographie

Né le 16 décembre 1946 à Belfort, il a fait des études de philo (1964-1969) à la fac de Besançon (maîtrise sur Nietzsche).

Il s'est lancé sur Internet en avril 2003, après l'affront fait à la mémoire d'André Breton lors de la dispersion de sa « collection » à la salle Drouot, et le mouvement d'opposition à celle-ci contre laquelle s'est élevé le site remue.net (piloté à l'époque par François Bon), auquel il a dès lors collaboré jusqu'en 2007.

Le blog actuel tenu par lui : Métronomiques , inauguré le 13 novembre 2013, a fait suite au Chasse-clou (sur *lemonde.fr*) , à L'Irréductible puis au Tourne-à-gauche.

En novembre 2007, participation au Dictionnaire des littératures policières , sous la direction de Claude Mesplède.

En février 2012, Dominique Hasselmann a publié 140 tunnels chez publie.net (alors sous la direction de François Bon).

C'est la première fois qu'il est accueilli, sous la forme de ce recueil de « mini-polars » un peu éparpillés, par les Éditions QazaQ grâce à l'extrême amabilité de Jan Doets.

Filatures en soi

Les textes qui composent ce recueil sont parus sur Internet dans :

* *La République des Libres* (un site qui n'existe plus) :

- du 20 novembre 2008 au 24 janvier 2009, soit 11 textes.

* *Le Chasse-clou* (mon tout premier blog, encore accessible sur lemonde.fr) :

- du 7 février au 28 mars 2009, soit 8 textes.

- du 4 avril au 20 juin 2009, avec une reprise le 5 décembre 2009, soit 10 textes.

Toutes les photos illustrant ces textes ont été prises par l'auteur, à l'exception d'une seule.

Le caractère un peu « rétro » de ces 29 « mini-polars », dû à l'environnement politique parfois évoqué à l'époque, leur donne sans doute maintenant un caractère de couleur sépia.

Pour le reste, il suffit d'un peu d'imagination.

D.H.



1

Pince-fesses culturel

Au Palais Royal, Paris (1^{er}), s'est déroulée le vendredi 30 janvier 2009, à 18 h 30, une cérémonie de remise de récompenses pour des personnes particulièrement méritantes comme, notamment, Francine Le Barrois d'Orgeval (bien connue pour sa thèse portant sur les *Explorations freudiennes de « A la Recherche du temps perdu »*, 1988, université Paris VIII), qui a reçu, des mains de la ministre de la Culture et de la Communication, les insignes de Chevalier dans l'ordre des Arts et des Lettres.

Les concours hippiques ont encore de beaux jours devant eux.

Petits-fours, amuse-gueules, champagne à gogo, bonjour chère amie, il y a

si longtemps que je n'avais eu le plaisir de vous voir, et vous, très cher, que devenez-vous ?

L'ambiance était festive, j'adore ces petites sauterelles du vendredi soir sur un parquet ciré, juste avant de partir pour mon week-end en Normandie dans le manoir que j'ai fait retaper, après l'avoir fait classer comme monument historique.

Christine Albanel était belle, ses conseillers déjà en pensées sur l'oreiller du soir.

Je travaille dans son ministère au département *Projets audiovisuels*. La plupart sont d'ailleurs plus odieux que visuels : il faut reconnaître que « la qualité France » est en perte de vitesse.

Nous n'arrivons plus à la cheville des Américains, et l'élection récente d'Obama va de toute évidence favoriser l'émergence d'un bataillon de jeunes producteurs et créateurs qui vont vite enfoncer nos Besson (Luc), Karmitz et Tavernier nationaux.

Je regardais certaines figures de l'assistance : leur principal souci était de réussir à accéder au buffet où trois larbins en vestes blanches servaient force coupes de Piper Heidsieck sans désemparer. La bulle financière était de retour !

Les conversations roulaient toutes sur l'avenir du ministère (et de la ministre), on entendait plaisanter sur *La Princesse de Clèves* (Nicolas Sarkozy est un excellent publicitaire), et puis « la crise » faisait rire tout le monde : un concept utilisé en dernier recours par « la gauche » pour reprendre du poil de la bête.

J'aperçus soudain Pierre Legoupil, un administrateur qui avait roulé sa bosse dans un certain nombre de lieux de pouvoir et qui avait même été mon chef de service en 1998.

- Tiens, comme c'est étrange, lui dis-je. Je croyais que vous étiez en retraite !
- Mais non, je n'ai pas encore soixante-dix ans !
- Et que faites-vous, maintenant ?
- Je m'occupe de la pollution chez Borloo.
- Dans son bureau ?
- Non, celle qui s'étend comme un couvercle sur Paris !

- Ah, très bien ! On compte sur vous, alors...

Je l'entraînai vers l'abreuvoir, nous bousculâmes quelques moules en robes de soirée, agrippées là comme sur le rocher de Cancale.

- Vous voulez un verre ?
- Volontiers, ces pince-fesses, où l'on n'en pince aucune d'ailleurs, donnent soif : et toutes ces langues vipérines créent un tel « buzz » que l'on a envie de rafraîchir la sienne.
- Tenez, prenez donc cette flûte...

J'avais toujours un petit sachet de strychnine dans la poche intérieure de la veste de mon costume Smalto. Pour moi, c'est une sorte d'assurance sur la mort (souvenir du film de Billy Wilder), une manière socratique de me prémunir contre un événement que je n'aurais pas su anticiper.

Mais il était trop tard, à cet instant, pour que j'en verse une dose dans le champagne de Pierre Legoupil, qui m'avait joué, il y a quelques années, un tour de cochon quand nous étions au ministère de l'Agriculture. Je n'avais ni oublié ni pardonné.

J'attendrais donc la prochaine remise de hochets, à laquelle il viendrait forcément, pour mieux préparer mon coup.

- Pas mauvais, ce Piper Heidsieck, dis-je à mon ancien supérieur hiérarchique.
- Oui, vivement la prochaine cérémonie chez vous ! Ne manquez pas de m'envoyer une invitation...
- Je vous ferai parvenir le carton, c'est promis !

Déjà, Christine Albanel s'avançait vers moi :

- Pas de panique, Dominique ! Je voudrais juste vous dire un mot...

(15.11.08)



2

Au gré de la nuit

Les phares ne sont pas des pinceaux dans la nuit mais des pinces de crabe qui raccourcissent l'horizon rectiligne de la route. La voiture gémit, le conducteur lit et apprivoise les bas-côtés, sa passagère est sage.

Longtemps, les arbres défilent. Demain, ce sera dimanche, il faudra aller travailler : lui, comme patron de la boutique de chaussures, elle, comme simple vendeuse.

C'est pourquoi elle porte de jolies bottes en cuir, son genou gauche est à portée de main, juste à côté du levier de vitesse à tendance phallique (ce n'est pas une conduite automatique).

La nuit leur appartient, se dit-elle, comme dans le film de James Gray, dont elle avait adoré le titre avant de le voir : fuite comme dans un rêve, alignement des platanes, surgissement tout à coup d'un lièvre qui l'a échappé belle.

Il restait deux cents kilomètres à parcourir, à *parmourir* si l'on écoutait les statistiques de l'Intérieur (faire peur et emprisonner, telle était la devise de

la ministre de fer-blanc). Mais rouler librement était encore possible, une fois le jour éteint.

Lui, il se disait qu'il aimerait caresser cette jambe tentatrice, il pouvait tenir sans problème le volant de la main gauche, et pas utile de s'arrêter, il n'y avait aucune circulation sauf celle du sang dans son propre corps : il sentait qu'elle s'accélérerait.

La pancarte au carrefour indiquait *Vinteuil*, il prit à droite au rond-point, ces manèges pour automobiles qui avaient désormais remplacé ceux de son enfance sur les places des villes, avec leurs petits avions et leurs 4 cv vertes décapotées.

Elle se tournait vers lui, elle ressemblait un peu à la blonde de *Two Lovers*, qu'il avait vu l'après-midi au MK2 près de la BnF. Le conducteur n'était pas Joachim Phoenix, il ne rayonnait pas comme lui, mais elle l'aimait et puis, finalement, c'était le boss (comme dans le film).

La lune annonçait le croissant du petit-déjeuner. La Mégane filait du mauvais coton : le voyant du réservoir d'essence s'était mis à clignoter. Mais le coup de la panne, un peu trop vulgaire, sans doute.

Jean-Michel gara la voiture sur une aire de repos (c'était ainsi que certains endroits étaient baptisés, pas seulement sur les autoroutes). Il n'y avait personne d'autre. Une chouette se manifestait comme un coucou.

Solange descendit de la voiture. Il aimait son prénom céleste. Il la prit dans ses bras, elle n'attendait que ça. Ils s'embrassèrent, ils avaient envie d'aller plus loin, ils remontèrent dans le véhicule. Ils ne s'étaient pas parlé.

Demain, il faudrait dire bonjour aux clients comme si de rien n'était : l'un ferait la comptabilité, l'autre en filerait des chaussures, il y avait d'ailleurs toutes sortes de pieds (elle repensait à un tueur en série qui en avait un quali fié d'« égyptien », et c'est son empreinte qui l'avait dénoncé).

La nuit, ils la passeraient dans un hôtel anonyme à carte, où la chambre ressemble à une cellule à la Rachida Dati, et où le matelas est vraiment étroit.

Mais, demain, c'était enfin un jour de plus dans la semaine pour se voir sans entraves, se regarder, se lancer des baisers discrets, de loin, dans le magasin, tandis que la femme de Jean-Michel et le mari de Solange resteraient, eux, tranquillement à la maison en regardant *Vivement dimanche !* à la télévision.

Le président de la République avait inventé, entre autres, la paix des ménages.

(22.11.08)



(photo : Sophie Desprez-Dri)

3

Les vignes du saigneur

Là, ça se verrait moins : ton sur ton, rouge sur rouge. Il traîna le corps par les pieds, les cheveux blonds balayaient le sol caillouteux mieux qu'un instrument domestique. Des feuilles mortes s'accrochaient au visage défait.

Oh, elle ne pesait pas très lourd, elle se laissait faire, on aurait presque pu croire qu'elle y mettait du sien. Entre les ceps noueux (les ceps sont toujours noueux), il se frayait un passage, il fallait aller assez loin pour perdre la route de vue.

Des grappes de raisin scintillaient dans le soleil déclinant. La vigne mourait en plein champ, elle ne se cachait pas, les feuilles cramoisies le disputaient à l'or de leurs concurrentes. Par terre, ce bruit de carton écrasé signifiait que la fin était proche, les pas foulaien ce qui était déjà tombé.

Dans l'après-midi, il n'avait pas pu la supporter plus longtemps. Ses

jérémiaides incessantes concernant sa santé (elle avait forcément un cancer du côlon), ses remarques permanentes sur la vie qui n'offrait aucun intérêt (elle confondait avec une banque), sa mesquinerie quotidienne (un jour n'était jamais nouveau pour elle), tout cela avait fini par déborder.

Il avait arrêté la voiture, après cette promenade au sommet du mont Ventoux. Peut-être le soleil lui avait-il tapé sur le crâne, en plein midi, avec toutes ces pierres, ce désert minéral et catastrophique que l'on proposait de temps en temps aux coureurs du tour de France, comme pour leur faire expier les soupçons de dopage qui pesaient sur leurs épaules musclées et leurs jambes effilées.

- Viens, on va faire un tour dans les vignes ! lui avait-il proposé.
- La barbe, mais si tu y tiens... avait-elle bredouillé.

Ils avaient avancé ainsi, entre les haies d'un noir à la Hartung et les feuilles rouges et jaunes, cueillant de temps en temps un grain de raisin qui crevait comme une bulle sur la langue.

Dans son sac à bandoulière kaki, il avait emporté son Laguiole, à la lame si fine pour couper du saucisson. A un moment, elle se retourna et lui demanda :

- On va encore marcher longtemps comme ça ?
- Non, bientôt on fera demi-tour, dit-il.

Et soudain, il avait sorti son couteau, elle était juste devant, avec son dos tentateur, cible de coton bleu en forme de rectangle vertical : il le lui avait planté en plein milieu, le sang avait jailli, il avait dû toucher juste au bon endroit.

Elle s'était écroulée dans l'allée, avec de petits soubresauts, puis la flaque rouge s'était étendue abondamment.

Il avait ramassé des feuilles par brassées, elles craquaient gentiment sous ses mains, c'était comme une fine couverture minérale qu'il lui offrait en guise d'adieu.

Puis il la laissa là, elle était sans doute plus heureuse maintenant. Il remonta dans sa voiture et alla jusqu'à Sault-de-Vaucluse, et s'arrêta dans le petit café-restaurant qu'il connaissait.

Il commanda une omelette avec une bouteille de vin rouge *Côtes du Ventoux*.

Le soleil venait juste de se coucher.

(29.11.08)



Un soupçon de rouge à lèvres

Au bout des Champs-Élysées, il y a cette grande roue, ce manège vertical, illuminé en blanc comme ces guirlandes réfrigérantes allumées le soir des deux côtés de l'avenue.

Le bureau du président de la République n'est pas loin, il suffit de compter les gardes républicains déguisés en statues pour le voir identifié à coup sûr.

Robert Lerat, venu en métro, marche sur la partie droite de la chaussée et regarde les touristes par dizaines qui prennent des photos au flash, avec l'Arc-de-triomphe comme ultime perspective : il manque une flamme pour les réchauffer.

Gisèle, sa femme, lui a donné rendez-vous au pied du manège de Marcel Campion, l'as de l'installation provisoire qui dure des mois.

- J'aimerais tant voir Paris de là-haut, lui a-t-elle dit hier soir, dans leur chambre de l'hôtel Bellevue, porte d'Orléans.
- C'est comme tu veux, chérie !

Il l'aperçoit de loin, avec son manteau bleu, ses bottes grèges, sa figure pâle avec un soupçon de rouge à lèvres.

- Tu as trouvé facilement ?
- Tu parles, ça se voit de loin !
- Alors, on y va ?
- Ben oui, on est là pour ça, non ?

Ils prennent deux tickets, il n'y a pas foule car il fait déjà nuit et froid (ou l'inverse), c'est plutôt idiot comme promenade, un coup à attraper la mort.

La nacelle est vide, elle leur offre son abri. Robert se serre contre Gisèle, elle sent le parfum qu'il lui a offert pour son anniversaire, au moins elle ne l'a pas rangé dans l'armoire de la salle de bains.

L'engin s'est mis en route, le travelling commence mais pas très rapidement. Tout devient lentement plus petit, le mouvement est souple.

Au sommet, le tourniquet s'arrête pour que l'on ait le temps d'admirer le paysage : en bas, la place de la Concorde, l'Obélisque, et des myriades de feux rouges de voitures, à gauche, après le pont, l'Assemblée nationale (là où l'on décidera de la nomination du président de France Télévisions par Nicolas Sarkozy).

En face la pente – style mini-Ventoux – qu'escaladent les coureurs du Tour de France (mais de jour), à droite le Palais du chef de l'Etat, plus loin, des théâtres, des musées, des arbres, des feuillages, des chalets pour imiter les « marchés de Noël »...

Un petit vent glacial s'engouffre dans les manches des habits. Gisèle a mis une écharpe autour du cou et des gants, Robert a les mains dans les poches mais pas de foulard.

- C'est beau, une ville la nuit, dit Gisèle.
- Tu a raison, répond Robert.

Et puis la nacelle se remet en route, la promenade a repris, c'est la descente vers le plancher des vaches (on distingue trois flic en bas, sans doute le plan *Vigie pirate*).

Une fois arrivés, Gisèle et Robert s'embrassent. La bouche au rouge à lèvres est encore parfumée. Les femmes qui n'en utilisent pas ressemblent à des gâteaux sans cerise, pense soudain Robert.

Ce n'est pas encore cette fois-ci qu'il tuera sa femme (pourtant l'altitude l'aurait aidé).

Il faudrait qu'il lui offre, le 25 décembre, pour faire avancer les choses, un tube doré de *lipstick* (ce joli mot !) avec ce nom : *Rouge baiser*, oui c'est ça, couleur sang. Comme un soupçon de rouge à lèvres.

(6.12.08)



5

Tir forain

J'ai 15 ans, mais j'en paraiss 18. C'est pratique pour le cinéma ou pour l'alcool, si l'on en croit les prochaines mesures de prohibition comme au temps d'Al Capone.

L'autre soir, je suis allé faire un tour près de la Colonne de Juillet (1830), celle qui sert de sens giratoire à la place de la Bastille à Paris.

Il y a toujours des manèges, dans le coin, c'est marrant, même quand il fait froid. Mais on peut aussi acheter à manger, une gaufre réchauffe les mains.

Je me suis dirigé vers un stand où l'on peut dézinguer des cibles et gagner une bricole, un ours en peluche ou une voiture télécommandée. J'aime sentir une carabine contre l'épaule, le petit recul que ça produit (évidemment ce n'est pas un fusil de guerre, même si j'ai vu une pancarte indiquant « tir à balles »).

Ça n'attire pas les foules, cet espace forain, ce n'est pas la Foire du Trône :

les gens préfèrent l'Opéra juste à côté et les cinémas du coin ; question restaurants, mes parents y allaient souvent »

J'ai dit au type qui lisait un magazine :

- Pourrais-je avoir un fusil et des cartouches ?
- Pas de problème, mon ami !
- C'est combien ?
- Dix euros les 10 coups.
- D'accord, je prends.

Le tenancier a introduit lui-même la capsule dans la culasse et l'a refermée d'un coup sec et m'a tendu la carabine. Il est retourné à l'extrémité du stand, comme s'il craignait une balle perdue. Il n'y avait aucun autre client.

J'ai épaulé l'arme, le fût était glacé, c'était moins lourd que je ne pensais. Au bout de la ligne de mire, je voyais cette cible carrée, avec ses ronds rouges sur fond beige et les indications : 0, 10, 100, 1 000, c'était là qu'il fallait mettre en plein dedans.

Mon doigt a appuyé sur la détente – tirer détend – j'avais bien visé et percé le centre du carton au premier essai. Le type s'est rapproché et m'a dit « Chapeau ! ». Puis il est reparti retrouver son magazine, l'air blasé.

De loin, j'avais vu qu'il lisait *Paris Match*, il y avait la photo de Carla Bruni en couverture.

J'ai lentement fait tourner vers la droite le canon de la carabine et me suis amusé à viser le portrait : le type continuait sa lecture qui semblait passionnante.

Et puis j'ai tiré, une détonation assez discrète, finalement : la figure de Carla est devenue toute rouge (elle abuse du maquillage), de sa bouche coulaient deux rigoles de sang. Il faut dire que ça faisait un peu Dracula.

La tête du type avait disparu derrière le magazine, mais comme il s'était assis auparavant, il tenait encore en équilibre sur son siège.

J'ai reposé l'arme sur le comptoir, personne ne s'était rendu compte de rien (il faut dire qu'il n'y avait pas un chat dans les parages). Il me restait huit coups à tirer, ce serait pour une prochaine fois.

Vous avez déjà vu une cible de carton vivante, vous ? Ces tirs forains manquent singulièrement d'animation.

(13.12.08)



6

En planque pour pas un rond

- Combien de temps depuis que l'on poireauté ici ?
- Je ne sais pas, au moins deux heures.
- Ce n'est pas très discret, et on est en plaque pour pas un rond...
- Bof ! Les Parisiens sont habitués à voir des flics partout !
- Oui, sauf que nous sommes toujours des gendarmes, même rattachés peu au ministère de l'Intérieur.
- D'accord, mais quelle importance : on est toujours des « képis » !
- Ou des calots, des casquettes, des casques...
- Dis-moi, il paraît qu'on n'a plus les mêmes droits, désormais, question défourailler...
- Tu sais, les flics ne pouvaient dégainer leurs armes qu'en état de légitime défense mais nous, les militaires, on pouvait apprécier la

situation : par exemple, un type qui franchit un barrage « Halte ! Gendarmerie ! » sur la route, avec une herse sur le bitume, eh bien, on pouvait lui tirer dessus, après les sommations réglementaires.

- Et alors, maintenant, grâce à MAM, dès le 1er janvier 2009, on le regardera s'enfuir en se croisant les bras ?
- Oui, le Sénat a dit OK le 17 décembre, mais il y a encore le vote de l'Assemblée nationale : tu me diras, ça va passer comme une lettre à la Poste ! Mais grâce à tous nos fichiers interconnectés avec le STIC de la police (la vie est un long fichier tranquille), plus de problèmes : on retrouvera vite les grands criminels, et même les petits !
- Au fait, la mission, ce matin, c'est quoi, déjà ? On a déjà reçu un ordre du Préfet ?
- Surveiller des meneurs...
- De quoi ?
- De manifestations contre la réforme Darcos !
- Mais le ministre a clamé qu'elle était reportée d'un an, je ne comprends pas...
- Mieux vaut prévenir que guérir. Si on suit les allées et venues de ceux qui manipulent leurs condisciples (je dis bien « condisciples », ha ! ha ! ha !), on peut établir un profil réaliste des tireurs de ficelles (affiliés à la FIDL et au PS), les « loger », les surveiller, pénétrer dans leurs comptes, leurs habitudes, leurs relations, et puis, au moment opportun, faire fuiter quelques détails croustillants vers la presse qui attend les infos...
- Mais alors, là, on fait le boulot des RG ?
- Attends, il faudrait te mettre quand même un peu au parfum : c'est la DCRI, maintenant, qui s'occupe de tout ça, et comme ils sont débordés par les histoires de terrorisme sur les rails ou dans les grands magasins, on nous a demandé de surveiller les lycéens, car pour 2009 ils ont annoncé qu'ils allaient continuer leur bordel !
- Tiens, regarde, en voilà deux qui arrivent...
- Look la dégaine ! Les cheveux longs, le jean avachi, le tee-shirt ACDC, le blouson à capuche, ah, elle est belle, la jeunesse !
- Ils se croient en Grèce ! J'ai entendu sur RTL que là-bas, vendredi dernier, certains jeunes cagoulés (braves mais pas téméraires !) avaient attaqué l'Institut français. Ils ont même peint sur un mur : "Etincelle à Athènes, Incendie à Paris. C'est l'insurrection qui vient".

- Tout de suite les grands mots...
- Oui, ils aiment se gargariser de ces formules creuses, pendant ce temps-là il y en a qui cherchent du boulot !
- Attends, ils arrivent près de notre voiture, je vais baisser la vitre...
- Vas-y mollo !
- Oui, bonjour Messieurs, excusez-moi, pourriez-vous me donner un renseignement, s'il-vous-plaît ?
- No problem !
- Savez-vous où nous pourrions, mon collègue et moi, retenir des places pour le spectacle du Crazy Horse Saloon, le 24 décembre au soir ?
- Fastoche ! A partir du micro-ordinateur embarqué dans votre véhicule de service (vous avez sans doute accès à Internet ?), tapez <http://www.lecrazyhorseparis.com/> et ensuite, ça glisse tout seul !
- Merci, vous êtes très aimables ! Bonne journée !
- Tcho !

(20.12.08)



7

Ennui à mourir

La lumière est blafarde, pas bavarde. Il est 8 heures du matin et il fait encore noir : l'encrier de la nuit toujours renversé, l'hiver détient maintenant le monopole, chaque saison a son tour.

Jean-Claude Dumont a presque fini son service : le TER arrivera à Bailleul dans quelques minutes. Les contrôles se sont déroulés sans problèmes majeurs : juste un petit groupe de « punks » (survivance folklorique de temps anciens) imbibés de bière belge mais en possession de leurs billets, et une femme qui s'était trompée de direction.

De toute façon, cette ligne de chemin de fer ne sert plus à grand-chose : qui va là-bas et tout le monde n'a-t-il pas une voiture pour se rendre jusqu'à Lille afin de prendre le TGV pour Paris ou ailleurs ?

Ce matin, il fait moins deux. Les wagons sont à moitié chauffés. Le train commence à ralentir. Zone industrielle, lampadaires esseulés comme des mendiants sans espoir, grande surface à bas prix mais encore ouverte...

Il ne doit jamais rien se passer dans cette petite ville du Nord, pense le

contrôleur, fraîchement muté dans le secteur (il était syndicaliste Sud-Rail à Paris-Austerlitz). Il n'a pas connu le meurtre du poissonnier de la rue de Lille, il y a quelques années, une affaire jamais élucidée.

On lui a dit qu'il y avait eu aussi l'incendie d'un *Sept à Huit* au cours duquel un pompier avait péri, le 10 octobre 2007. Le président de la République s'était même déplacé à l'occasion des obsèques, la ville avait été placée en état de siège pour la circonstance.

Le train freine, ça crisse et ça grince. Deux ou trois passagers descendant, la gare est éclairée. Parfois il n'y a pas un seul employé dedans. Tout est silencieux.

Mais aucune raison pour qu'il y ait ici un nouveau drame, sauf si l'on croit que l'on peut s'ennuyer à mourir.

- Fini le service ?
- Oui, le service public, tu veux dire !
- Sacré Jean-Claude, toujours le mot pour rire !

(27.12.08)



8

Mort d'un pigeon par temps neigeux

Il est rare qu'il neige à Paris, surtout en hiver. Pourtant, le matin du 2 janvier, nous nous sommes rendus à l'évidence : des flocons étaient passés au travers des mailles de l'immense filet qui recouvrait depuis peu – par mesure de sécurité – la capitale, comme les cours de certaines prisons.

Au lieu de vivre dans une météo indifférenciée, la nature avait donc réussi à franchir, pour un soir, la barrière protectrice, elle s'était aidée de la nuit pour perpétrer son forfait.

- Dis-moi, Gustave, tu as vu que les trottoirs sont tout blancs ce matin ?
- Ah bon ? Je croyais que c'était de la farine répandue par des boulanger en colère à cause de la TVA !
- Mais non ! Le ciel s'est lâché cette nuit et voilà le résultat...
- Alors, il va falloir faire attention en sortant, il ne manquerait plus qu'on se casse une jambe, Germaine !

- Oui, et bonjour le trou de la Sécurité sociale ! Il paraît que, maintenant, si tu dérapes ou si tu chutes, c'est toi le responsable (tu n'as pas été maître de ton véhicule corporel) et donc ce n'est plus remboursé...
- Tu me diras, ça oblige à faire attention, il y a tant de gens qui se cassent le col du fémur pour être dorlotés à l'hôpital par des petites infirmières très légèrement vêtues sous leurs blouses blanches...
- Tu crois qu'ils le font exprès ?
- Mais oui, tout est prétexte à arnaquer l'Etat : le Français est incorrigible.
- Au fait, ce n'est pas notre voiture, là-bas ?
- Si, mais on dirait qu'il y a une inscription sur le pare-brise...
- Descends vite, je me demande ce que c'est !

Gaston L. enfila sa robe de chambre bleu pétrole Hahn et ses pantoufles Isotoner, ferma la porte de l'appartement, appuya sur le bouton de l'ascenseur Otis et se retrouva en moins de trois étages au rez-de-chaussée.

La Vel Satis était sagement garée dans la rue, le pare-brise recouvert d'une mince pellicule de neige. L'inscription tracée d'un doigt était d'autant plus mystérieuse : « Polar ».

Etais-ce un titre de film ? Une allusion, non terminée, à un appareil photo « culte » (petit labo portatif) qu'un artiste androïde aurait voulu magnifier ?

Gaston L. aperçut soudain un jeune qui s'éloignait, l'index de la main droite recouvert d'une matière blanche.

Il portait un blouson indiquant, dans le dos, et en lettres majuscules , blanches sur fond noir

, la formule provocatrice : « Let it be ! ».

- Eh toi, là-bas, arrête-toi voir un peu !

Le jeune homme se retourna. Gaston avait sorti son arme qui ne le quittait jamais.

- Le « polar », c'est toi ?
- Non M'sieu, j'veux jure, j'sais pas qui c'est !
- Tu en veux, du « polar » ?
- Pas spécialement...

Gaston L. tendit alors le bras et appuya sur la détente de son pistolet Manurhin P. 38 (il était colonel de gendarmerie en retraite). La balle pénétra

juste sous la gorge du malandrin qui s'écroula par terre. Le son avait été étouffé par le silencieux.

Une petite mare de sang colorait maintenant une plaque de neige isolée. Gaston L. se dit qu'il raconterait à Germaine que la voiture allait bien et qu'un pigeon était mort rue Beethoven (Paris, 16e arrondissement).

(3.01.09)



Étangs et canaux

- Immanquablement, lorsque je passe devant ce panneau sur l'autoroute A1 (Paris-Lille), je repense à des affaires criminelles politiques, jamais élucidées, comme le suicide de Robert Boulin ou celui de Pierre Bérégovoy ...
- Cela fait beaucoup de mystères : peut-on encore rencontrer de telles cabales sanglantes, dans notre monde moderne ? Vous êtes chasseur ?
- Non, mais nous sommes en présence de pures coïncidences : le premier personnage que vous citez - ministre du Travail et de la Participation sous Giscard d'Estaing - a été retrouvé mort, agenouillé au bord d'un étang situé en forêt de Rambouillet, le 30 octobre 1979. L'autre - ancien Premier ministre de François Mitterrand - s'est tiré une balle de 357 Magnum dans la tête, à bord de sa voiture arrêtée sur la rive d'un canal dans la Nièvre, le jour du 1er mai 1993.
- Donc, deux suicides, alors quel est le problème ?
- C'est qu'un certain nombre d'enquêtes, de livres et de documents télévisés ont voulu démontrer que ces hypothèses ne tenaient pas debout et qu'il s'agissait vraisemblablement de règlements de comptes, donc d'assassinats.
- Pourtant, dans le cas de Pierre Bérégovoy, on le savait déprimé, déstabilisé par la révélation publique d'un prêt financier qui lui avait été accordé par un ami proche du président de la

- République de l'époque. Même si quelques invraisemblances ont mis à mal la simple théorie du suicide...
- Eh bien, c'est faux ! Je peux vous dire que, concernant Pierre Bérégovoy, il a bien mis fin lui-même à ses jours.
 - Ah bon, mais quelles preuves vous permettent d'énoncer cette affirmation ?
 - Je les réserve à la Justice.
 - Mais bientôt il n'y aura plus de juge d'instruction !
 - Justement, ces éléments matériels seront transmis directement au Parquet qui saura en tenir informé immédiatement la Chancellerie.
 - Vous voulez dire celle qui vacille et rit sous cape ?
 - Oui, si vous voulez.
 - Mais dites-moi, dans l'affaire Boulin, il s'agit aussi d'un pur suicide ?
 - Oui, c'est clair comme l'eau de l'étang du Rompu (un nom prémonitoire, vous ne trouvez pas ?). Robert Boulin a tout simplement prié avant de se tirer une balle en pleine tête : son avenir politique était menacé par le RPR de l'époque et il n'a pas supporté certaines menaces qui pesaient sur lui. Il savait d'ailleurs que les documents « compromettants » qu'il possédait sur certains membres du pouvoir n'étaient pas assez solides pour créer une quelconque panique.
 - Étrange, quand même ! Deux suicides que les familles des deux défunt ont toujours mis en doute...
 - En fin, ce n'est pas de nos jours que l'on verrait de telles affaires, la presse irait immédiatement y mettre son nez, Internet ses quelques fouines, et rien ne pourrait être caché, dérobé, dissimulé, au bout du compte, à la grande investigation citoyenne.
 - Oui, vous avez raison, la multiplication des médias, des sources, des étangs et des canaux (mais je m'emballe...) est une garantie démocratique.
 - Puissiez-vous être entendu jusque dans les plus hautes sphères de l'État ! Rappelez-moi votre nom ?
 - Charles Pasqua, mais chut !
 - Bien, et si on s'arrêtait au *Courte-paille*, là-bas ? C'est l'heure où les lions vont boire ! Prenez la prochaine sortie...
 - Allez, d'accord, je vous offre le pastis !

(10.01.09)



10

Dans cet hôtel particulier

J'y vais tous les matins, de bonne heure, c'est moi le patron, je donne donc l'exemple : même si on ne me voit pas, (mais tout se sait), je suis ainsi tôt dans la place. J'aime le silence avant le travail, les bonjours obligés, les têtes qui ne me reviennent pas (celles que je vais bientôt virer et qui l'ignorent), ceux qui sont des lèche-bottes et me laissent leurs mains moites dans la paume, et le clapotis des ordinateurs un peu partout.

Dans cet hôtel particulier qui est le siège de mon entreprise, j'ai refusé que l'on installe ce qu'ils appellent des « bureaux paysagers » (bel oxymore), ou il n'existe plus aucune intimité, ou simplement un espace de réflexion. Comment se concentrer au milieu des appels téléphoniques, des manières de se héler, des halètements, des toux, des déplacements, des gobelets de café renversés, des cris ou des colères ?

Car diriger une entreprise de ravalement, c'est pour moi avant tout un plaisir qui me rappelle l'effacement du tableau noir en classe, lorsque j'étais petit. La craie a crissé, l'éponge a absorbé. Comme un poulpe qui avale du plancton (je n'ai pas vérifié dans mon petit Cousteau), oui, ce miracle de la

modification, ce plaisir de la transformation.

Nous ne sommes pas à vrai dire une entreprise de travaux publics, mais bien plutôt de services privés : nous remettons d'aplomb un mur, nous enlevons un trottoir, nous mettons en miettes un magasin ancien. Le modernisme est notre devise, il nous rapporte même des devises à l'étranger.

Casser, déstructurer, défaire et puis recréer : mon boulot est finalement artistique. Je n'ai pas voulu toucher à cet hôtel particulier car les architectes de l'époque avaient le sens des proportions, de la ligne exacte, des perspectives rigoureuses, tout cela avec un alliage d'élégance et de fantaisie un peu lasse.

Si l'on pouvait en dire autant du personnel... Déjà, l'entrée de l'immeuble a été taguée, ce n'est pas très esthétique. Mais notre équipe de ravalement va, dans les prochains jours, effacer cet affront qui jure avec le bâtiment : des jurons, voilà ce qu'ils étaient impudemment !

Et puis, ces cadres tous un peu de guingois, qui ne se prennent pas pour rien, avec leurs petits costumes étriqués, leurs ordinateurs portables, leurs « pauses » à midi qui s'éternisent, et ces intrigues amoureuses (alors que leurs épouses croient qu'ils se tuent au travail). Et aussi ces filles qui ne cherchent qu'à plaire ou à susciter l'envie pour ne pas la satisfaire : sadisme du parfum et des jambes qui se croisent et décroisent en mesure.

Il y en a une que j'ai cochée dans mon carnet. Je l'ai fait venir pour un « entretien de performance ». Une grande brune qui espère monter les échelons rapidement, tout en faisant du gringue à tous ses collègues masculins, surtout quand ils ont quelque pouvoir.

Michèle, elle s'appelle. Je l'ai mise en face de ses responsabilités : ou elle travaille sérieusement, ou c'est la porte !

– Il y a des limites à ne pas dépasser ! Vous n'avez fait que deux clients dans le mois : la crise a bon dos, il va falloir sérieusement vous remuer, lui ai-je dit.

Je me suis approché derrière elle quand elle s'apprêtait à quitter mon bureau, après avoir été sermonnée. Son cou était tentant : j'ai serré mes mains de toutes mes forces sur cette colonne d'albâtre, elle a émis un drôle de cri, s'est débattue dans tous les sens, ça a craqué, ça s'est craquelé à l'intérieur et elle est tombée par terre.

Heureusement, mon bureau possède une porte capitonnée, que je verrouille à distance quand je reçois quelqu'un.

J'ai traîné le corps inerte dans la pièce qui me sert de lavabo. « Encore une démolie », me suis-je dit avec un léger sourire.

(17.01.09)



11

Une Coccinelle le long du trottoir

Je l'ai décidé, je l'ai fait. Car je n'ai pas du tout apprécié qu'un type reproduise sur son blog la photo de ma voiture à laquelle je tiens tant, et que l'on puisse savoir que tel jour - en consultant Internet - j'étais à Paris, pour affaires professionnelles ou sentimentales.

J'ai garé ma Coccinelle le long du trottoir. Evidemment, c'est une auto ancienne, elle n'a pas vraiment la gueule d'un 4 x 4 – j'ai vu l'autre fois le *Koleos* de Renault, il paraît qu'en grec ce nom a une signification que les marketeurs du losange ne connaissent pas – mais son surnom et ses formes arrondies sont tellement jolis.

On allait voir ce qu'on allait voir : c'est quand même abuser, tous ces blogs, cette avalanche de photos incontrôlées, comme si on n'avait pas assez des caméras de surveillance dans les rues de nos villes !

J'ai réussi à rentrer dans l'immeuble juste au moment où quelqu'un sortait : ensuite il suffisait de sonner à l'interphone.

– Monsieur Laplanche ?

- Oui, c'est pourquoi ?
- J'ai une chose très importante à vous dire...
- Mais à quel sujet ?
- Vous concernant, puis-je monter ?
- Qui êtes-vous ?
- José Beauvallon.
- Cela ne me dit rien...
- Justement, je vais vous expliquer, je vous assure que c'est grave !
- Bien, montez, c'est au quatrième étage...

La porte a fait entendre un bruit, je l'ai poussée puis j'ai pris l'ascenseur. Pas plus de 350 kg, précisait Schindler sur sa liste, ça va, j'avais encore de la marge.

Sur le palier, deux portes mais sans étiquettes. J'ai sonné au hasard à celle de gauche, elle s'est ouverte immédiatement.

Un grand type est apparu, en tee-shirt et jean effrangé.

- Vous êtes M. Beauvallon ?
- Oui, et vous, Monsieur Laplanche ?
- C'est cela même, entrez !

J'ai pénétré dans l'appartement. Tout à fait ordinaire : télé, table basse, quelques livres au mur, une litho d'un peintre inconnu, des CD empilés dans un présentoir style Monoprix.

- Alors, qu'est-ce qui vous amène ?
- Eh bien, voilà : je suis un fidèle lecteur de votre blog, mais l'autre fois j'ai aperçu sur l'un de vos nombreux « posts » (c'est comme cela qu'il faut dire ?) la photo de ma voiture à Paris. Or, vous ne m'avez pas demandé l'autorisation de la faire figurer dans un article qui se voulait plus ou moins (sans doute moins que plus) humoristique. Et cela me gêne, car ma femme n'était pas censée savoir que j'étais dans la capitale, et dans telle avenue sans doute reconnaissable pour un œil exercé, même si elle savait que j'étais en déplacement pour mon travail.
- Ecoutez, j'en suis confus et si vous craignez que cela vous crée des ennuis, je peux enlever la photo, il me suffira d'en prendre une autre...
- Oui, mais c'est trop tard ! Depuis, elle m'a fait une scène en disant que je la trompais, que je lui faisais croire que j'allais à des

- rendez-vous professionnels à Paris alors que c'était pour retrouver sans doute ma maîtresse !
- Comment a-t-elle reconnu votre voiture ?
 - Par le numéro d'immatriculation et par la concordance des temps.
 - OK, je vais faire le nécessaire : voulez-vous que j'appelle votre femme pour lui expliquer les origines de ce malentendu, et lui dire que vous étiez venu chez moi me faire une proposition tout à fait honnête concernant mes doubles vitrages ?
 - Ce serait vraiment sympa de votre part...

Alors, il a pris son téléphone et a composé le numéro de Marie-Thérèse. Pendant qu'il appuyait sur les touches, je l'ai contourné en faisant mine d'aller regarder ses livres : uniquement des traités sur le zen, la béatitude, le bouddhisme, le Dalaï-lama, et puis l'album *Tintin au Tibet*.

J'ai sorti mon Laguiole de la poche de mon pantalon, j'ai déplié la lame si belle, encore jamais tachée, et je lui ai enfoncee dans le dos, juste au moment où il disait d'une voix que j'ai trouvée trop suave :

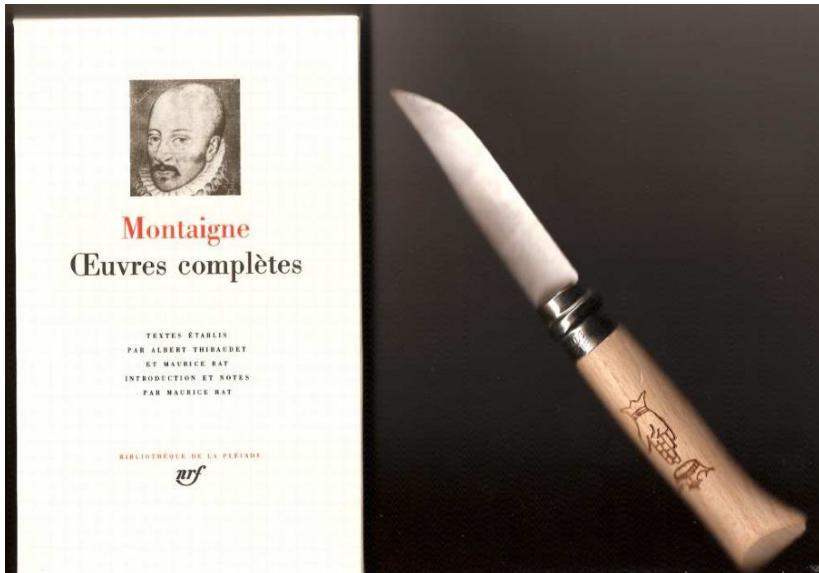
- Allô, Marie-Thérèse ? Vous ne me connaissez pas, mais je connais bien votre mari...

Le reste de sa phrase a été avalé dans un immonde gargoillis, et son tee-shirt blanc a changé de couleur.

J'ai essuyé mon couteau sur le bras d'un de ses fauteuils crème, en simili cuir, j'ai fermé la porte (Laplanche était étendu par terre) et j'ai repris l'ascenseur.

Je me sentais plus léger. Non mais, les blogs, ça va bien cinq minutes !

(24.01.09)



12

Montaigne assassiné par mégarde

Nous avons reçu hier par la Poste un manuscrit envoyé par une main anonyme, et qui semble éclairer d'une manière nouvelle – si le récit revêt quelque exactitude – les circonstances de la mort de Montaigne. Le voici.

« *Fait à Bordeaux en l'an mil cinq cent quatre vingt douze, le treize novembre.*

J'étais présent dans la chambre de Michel de Montaigne le 13 septembre de cette funeste année qui le vit mourir. Or, je veux livrer ici mon témoignage vécu a fin que de fausses interprétations ne viennent pas plus tard masquer la vérité de ce moment.

Michel de Montaigne avait souhaité que l'on célébrât une messe dans sa chambre ; le mois de septembre semblait déjà porter comme un deuil dans l'atmosphère.

Dehors, la nuit était plus que noire (pourtant Soulages n'était pas encore né), seuls de nombreux cierges et bougies disposés aux quatre coins de la pièce donnaient un certain éclat à la cérémonie préparée.

Les ombres officiant étaient démesurément agrandies par leur projection sur les murs. Les prêtres étaient au nombre de deux, ils avaient établi un autel de fortune avec la petite table de la chambre.

Michel de Montaigne, fatigué par la maladie de la pierre, ses voyages, notamment en Italie (1580), sa charge de maire de Bordeaux (deux fois deux ans jusqu'au 31 juillet 1585), la publication de ses *Essais* et de leurs différentes éditions (1588-1592), une œuvre travaillée et peau finée durant vingt années, s'est levé de son lit.

Souvent, je relis ce passage des *Essais* (Livre III, chapitre XIII) :

« Voicy encore une faveur de mon mal, particulière : c'est qu'à peu prez il faict son jeu à part et me laisse faire le mien, ou il ne tient qu'à faute de courage ; en sa plus grande esmotion, je l'ay tenu dix heures à cheval. Souffrez seulement, vous n'avez que faire d'autre regime ; jouez, disnez, faictes cecy et faites encore cela, si vous pouvez ; votre desbauche y servira, plus qu'elle n'y nuira. »

Une dizaine d'amis sont venus assister à la messe. L'un d'eux était un personnage important dont je ne peux dévoiler le nom. Un prie-dieu a été spécialement apporté pour que l'écrivain puisse s'agenouiller autrement que sur le sol carrelé.

J'avais rencontré Michel de Montaigne en février 1588, peu de jours après qu'il s'est fait dévaliser dans la forêt de Villebois, alors qu'il était venu à Paris pour y publier la quatrième édition de ses *Essais*.

J'appréiais fort son commerce et je me souviens aujourd'hui de ce qu'il a écrit dans son Livre III, chapitre IX :

« Je reviendrois volontiers de l'autre monde pour démentir celuy qui me formeroit autre que je n'estoys, fut-ce pour m'honorer. Des vivans même, je sens qu'on parle tousjours autrement qu'ils ne sont. Et si à toute force je n'eusse maintenu un amy que j'ay perdu, on me l'eust déchiré en mille contraires visages. »

La messe s'est déroulée jusqu'à l'instant de la communion. Michel de Montaigne s'est alors approché de la sainte table, le prêtre tenait le ciboire à la main. Il a pris une hostie et l'a déposée dans la bouche du communiant.

Celui-ci, à peine avalé le corps du Christ, est tombé à la renverse, sa tête a heurté le sol, du sang s'est répandu sur les carreaux de couleur ocre.

Je compris plus tard qu'une erreur tragique s'était produite : Michel de Montaigne avait reçu une hostie qui ne lui était pas destinée (pourtant, elle portait la marque d'une croix) ; empoisonnée, elle devait être délivrée au personnage dont j'ai parlé au début de cette confession.

Il fut décidé de faire savoir que l'écrivain-voyageur était mort au moment de l'élévation. On épongea la mare de sang (une forte odeur d'encens régnait dans la pièce), on fit un pansement au décédé (une collerette pour sa

tête), tout fut remis en ordre.

Pourquoi n'ai-je jamais voulu révéler ces faits avant aujourd'hui ? Moi-même, au seuil du grand voyage, je pense que la vérité sur cette mort d'un homme de coeur doit être dévoilée, sans fard et dans sa cruauté réelle.

Montaigne fut assassiné par mégarde, à cause d'une *hostilité* [de-kerle - missa-pro-defunctis-3-libera-me-domine.1233998806.mp3](#) qui ne lui était, et ne lui fut jamais, en aucun cas destinée.

Signé : anonyme. »

(7.02.09)



13

Quand ils m'aperçoivent

Ils pensent tous « C'est une jolie fille », quand ils m'aperçoivent : je le sais, ils me l'ont tous dit après. Un livre de nouvelles de Raymond Chandler n'est-il pas intitulé *La Rousse rafle tout* ?

J'ai les seins bien accrochés, la courbure de la jambe comme un virage du tour de France pris à la corde dans une descente – ou une montée. Il est important de connaître l'effet que l'on produit : miroir de soi(e), rencontre du double.

Alors, je les prends tous dans mes filets (les mailles de mes bas) et là ils s'agitent, gigotent un moment puis je les remets à l'eau. Car au bout d'un moment, ils m'ennuent, ils se ressemblent tous, finalement.

Le dernier que j'ai rencontré, lors d'une soirée, je suis persuadée qu'il croyait que c'était du tout cuit. Je l'ai fait marner (ce n'était pas le printemps) puis mariné pendant trois semaines avant de lui accorder « ma » faveur. Lui-même, il n'en revenait pas, et d'ailleurs il n'est plus jamais revenu après la nuit unique que nous avons passée ensemble.

Unique au sens de « la seule » et non à cause de ses performances exceptionnelles : après avoir terminé sa petite affaire, il s'est endormi, j'ai pu relire tranquillement une centaine de pages de *Moins que zéro* de Bret Easton Ellis, avec sa citation anonyme au début : « Les règles de ce jeu se modifient à mesure qu'on y joue... ».

La nuit a succédé au voile laiteux des pages, je me demande souvent pourquoi on n'imprime pas les lignes en blanc sur fond noir comme ça se pratique sur Internet. Il faudrait sans doute plus d'encre, toujours ces détails matériels qui nuisent au plaisir de la lectrice.

Je l'avais rencontré, celui-là, à la librairie La Hune, à Paris : à l'étage, je l'observais en train de farfouiller dans le rayon psychanalyse, comme à la recherche de l'objet miraculeux qui allait le sortir du puits lugubre où il semblait être tombé. Son crâne chauve luisait à la lumière des lampes, il les reflétait sans pudeur.

- Vous êtes la « une » que je cherchais inconsciemment, m'avait-il dit en s'approchant de moi. Depuis Lacan êtes-vous là ?
- Je ne peux vous dire ça, répondis-je face à son avance. Souvent, je viens m'abriter ici, c'est l'un des seuls endroits, dans le quartier, où l'on ne vend pas encore de vêtements !

Nous sortîmes pour aller déjeuner à la Coupole, il m'avait gentiment invitée : j'aimais l'espace immense de cette brasserie qui ressemblait à une gare en réduction, sa décoration à l'ancienne, ses fresques couleur pastel, ses serveurs en noir et blanc. A chaque fois, on se croyait dans un film.

Notre conversation était banale, mais cet homme ne m'emballait pas tout à fait (c'est un art ou un don). Surtout quand il me révéla, au détour d'une allusion politique, son vote en mai 2007 pour le président de la République actuel.

- Et alors, ça vous plaît, tout ce qu'il a fait depuis ?
- Il faut comprendre l'évolution de la situation, la crise mondiale : vous savez, ça ne doit pas être facile, son job !

Il avait repris ce terme américain sans même l'entourer de ces petits guillemets qui écartent et tiennent à distance un mot détesté ; il aurait pu aussi le souligner ironiquement grâce à un italique vocal : mais, là, rien, juste la reproduction fidèle du discours dominant.

Puisque c'était lui qui réglait l'addition, je n'allais quand même pas chipoter ! Nous prîmes le métro, dans les wagons duquel la RATP donnait maintenant des ordres aux voyageurs pour qu'ils accélèrent le mouvement. J'avais proposé à mon accompagnateur d'aller jusqu'au bord de l'eau (c'est toujours ce qui ajoute à la beauté d'une ville et ouvre son horizon d'en bas), direction le canal Saint-Martin qu'il ne connaissait pas.

Il était venu d'une petite ville de l'Est et ne restait ici que pour le week-end,

aujourd’hui c’était la Saint-Valentin, et il aurait fallu être sourd et aveugle pour ne pas le savoir. Il avait même eu la grossièreté de me le rappeler.

Arrivés place de la République, qui serait dans quelque temps chamboulée dans sa constitution architecturale, il suffisait de prendre la rue du Faubourg-du-Temple, de dire bonjour à la statue de la Grisette puis au buste de Frédéric Lemaître, un pigeon vivant toujours planté sur sa tête de comédien.

En longeant le canal aux reflets verts d'eau, nous arrivâmes au pont tournant de la rue Dieu. La mairie de Paris avait fait entreprendre des travaux à cet endroit-là, les automobiles ne passaient plus ; les voies du Seigneur sont impénétrables.

A côté de mon petit chauve, qui m'avait pris le bras d'une manière autoritaire, j'avançais sur mes hauts talons mais je ne savais pas encore vers quel destin.

Soudain une idée libératrice me vint à l'esprit : j'en fus totalement heureuse.

(14.02.09)



14

Le pot-au-feu assassin

Il s'est levé et il est au pied du mur (pourtant il n'est pas maçon), il est 6 h 30 et il doit avoir terminé son « mini-polar » pour 7 h 00. Ce n'est pourtant pas une « contrainte », comme se définit une certaine littérature, mais un pur jeu d'horloge.

Le seul problème, c'est qu'il n'a aucune idée, à part celle d'utiliser deux photos qu'il a prises récemment et qui pourraient le faire démarrer sur une histoire à la dimension du blog, donc une ou deux pages maxi : car si c'est plus long, le lecteur pourrait se lasser et abandonner en cours de route.

Alors, voilà.

Depuis un certain temps, il a remarqué que des boucheries ferment dans la ville : Paris va-t-il devenir totalement végétarien ? Par exemple, rue de Lancry (10e), on en comptait deux, la dernière est à vendre.

L'autre jour, rue de Birague (4e), cette voie charmante qui, en passant sous une voûte, permet de joindre la place des Vosges à la rue de Rivoli, on pouvait en apercevoir une qui allait sûrement trouver bientôt acquéreur

grâce à sa frise et sa devanture : un magasin chic (de vêtements, on parie ?) la conserverait sûrement, y compris son enseigne.

Dans la rue Beaurepaire (10e), la *Boucherie de la République* (pourtant tout un programme !) a disparu pour céder la place à un petit restaurant, lieu de concerts style «musiques du monde», et qui ferme d'ailleurs, lui aussi.

Alors on pourrait imaginer une sorte de malédiction, ou un complot, ou une vengeance, ou une épidémie s'attaquant à cette corporation – mais il faudrait éviter toute référence à Alina Reyes ou à un film de Claude Chabrol (voir la photo jubilante de celui-ci avec Gérard Depardieu dans le dernier *Nouvel Observateur*).

Désormais, les boucheries tiennent leur place dans les super et hypermarchés, avec leurs étals immenses : la surface d'une boutique à viande (?), d'un magasin à steaks (?), bref d'un lieu commercial « de proximité », est ridiculement petite. Il n'y a pas de file d'attente comme devant certaines boulangeries dont l'odeur de pain frais et la réputation attirent les clients jusque dans la rue.

Ainsi, les boucheries semblent en voie de disparition : elles sont désormais mises à la découpe.

- Vous fermez pourquoi ?
- La concurrence ! Les gens vont faire leurs courses à Bercy 2 ou chez Franprix, ils achètent tout en une fois au même endroit.
- Mais la qualité est–elle la même ?
- Oui, puisqu'ils trouvent du bœuf ou du veau soigneusement emballé et étiqueté *Label rouge*.
- Mais alors, vous allez faire quoi ?
- Peut–être ouvrir une librairie !

Récemment, un membre de la corporation a reçu un coup de fil anonyme :

- Tu la fermes rapidement, sinon, ça va être ta fête !
- Mais, je ne comprends pas...
- Il n'y a rien à comprendre. Obéis, sinon, tu peux compter tes abattis !

La police a enquêté mais n'a rien trouvé : la communication téléphonique provenait d'une cabine publique (il en restait donc encore quelques-unes).

Pourtant, les bouchers sont aptes à se défendre, ils ont des armes sous la main, mais la menace est diffuse et présente. Elle empoisonne leurs jours et leurs nuits. Un nouveau Jack l'Eventreur veut leur disparition. Alors, l'un aiguise sans arrêt son grand couteau en le frottant contre un sien cousin, l'autre a installé une cible en bois sur un mur, et il s'exerce, quand il n'a pas

de clients (mais c'est de plus en plus calme), à lancer une lourde hachette dans le mille. Il compte ses points à la fin de la journée.

Ainsi, quelqu'un a décidé de tuer progressivement les petites boucheries : il mijote, le pot-au-feu assassin.

La viande, le sang, l'éclair du couteau, le mystère... tout est désormais en place pour l'histoire du samedi matin.

(21.02.09)



(photo prise par la BRI-PP, ce 28 février, à 15 h 53, depuis un « sous-marin » en planque rue Perrée.)

15

Services de la Garantie

- Tu vois la rue Perrée, dans le troisième ?
- C'est pas loin de Monoprix, non ?
- Oui, elle longe le petit square où les enfants apprennent à devenir grands en glissant sur des toboggans...
- OK, et alors ?
- Eh bien, c'est là que notre coup aura lieu !
- Tu l'as repéré, l'endroit ?
- Evidemment ! Le bâtiment se voit comme ton nez au milieu de la figure...
- Arrête, bille de clown !

- J'exagère, mais c'est un bel immeuble, tu vois, le genre ancien central téléphonique mais en moins déprimant, il dépend du Ministère des Finances, c'est une annexe, une sorte de banque pas très rock & roll...
- Ça veut dire quoi, « Services de la Garantie » ?
- Bof ! Je ne sais pas exactement, mais il paraît que l'État prend en charge les dettes des banques ou des particuliers, parce que le montant astronomique des siennes doit le laisser plutôt perplexe !
- Avec François Pérol, tout va s'arranger...
- Qui c'est ?
- Un copain de Sarkozy, qui vient d'être nommé à la tête de la deuxième banque française, née du mariage de la Banque populaire (attention, elle n'est pas communiste !) et de la Caisse d'épargne (l'écureuil, tu sais ?). Faudrait suivre un peu l'actualité au lieu de regarder seulement les matchs à la télé !
- Mais quel est le rapport avec notre plan ?
- C'est là que le patron nous a dit d'attaquer.
- Il en a de bonnes, lui ! Il reste tranquillement dans son bureau et il attend qu'on lui ramène le fric comme sur un plateau d'argent.
- D'accord, mais qui a toujours les idées quand il faut ? C'est lui ! Donc c'est le chef !
- Dis-moi : ça va se dérouler comment ?
- Facile : on capture le camion de transport de fonds juste avant qu'il se pointe ici, on récupère les tenues des employés qu'on envoie se faire voir ailleurs, et puis on passe immédiatement à l'action.
- Mais on pique quoi, au fait ?
- On entre dans le bâtiment, ils sont prévenus de notre arrivée, on se dirige vers la caisse centrale, ils ont vérifié auprès de la boîte que notre arrivée est bien prévue à l'heure dite (il y aura quelques minutes de retard dues aux encombrements...).
- Pourtant, tu es sûr qu'il y a de l'argent dans cette sorte d'agence bancaire qui semble dater de Pinay, l'homme au chapeau rond ?
- Oui, le boss a enquêté lui-même : il a pris rendez-vous à Bercy, il y a environ trois mois, pour voir exactement de quoi il retournait. Tu admires la conscience professionnelle ?
- Mais imagine qu'on tombe sur Christine Lagarde, en visite d'inspection ?

- Alors là, justement, on la prend en otage, ça lui donnera des frissons, et à nous la rançon !
- Elle ne doit guère quitter son palais en bord de Seine...
- Ecoute, on verra bien : je suis sûr qu'elle apprécierait un peu d'imprévu hors de son ministère sur pilotis (mais sans pilote), plutôt que d'entendre toute la journée le refrain sur « la croissance en baisse » et les lamentations habituelles de ses adjoints en costumes cintrés !
- C'est pour quand, alors ?
- Le 28 février, à 15 h 13. Disons à 15 h 33.
- Et le nom de code de l'opération ?
- Le chef l'a baptisée SGDG.
- Je ne comprends pas bien pourquoi, mais puisque ça vient de lui... OK, alors, c'est parti !

Les deux malfaiteurs, qui paraissaient menaçants, ont été abattus à leur sortie du bâtiment.

(28.02.09)



16

Un lieu où pourrir en silence

Il en avait déjà entendu parler mais il n'avait jamais voulu le croire. Pourtant, cette fois-ci, il pouvait constater par lui-même, hélas, que ce n'était pas une rumeur.

Jamais il n'aurait souhaité connaître une telle expérience mais pourrait-il seulement un jour la raconter ? Aucun témoin n'était jusqu'à présent venu dire à la barre du tribunal : « Oui, monsieur le Président, je vous le jure, c'est ainsi que les hommes vivaient et disparaissaient. »

Quand il avait été conduit en ce lieu, il portait un bandeau noir sur les yeux, et il ne pouvait identifier dans quel quartier il se trouvait. Au cours du trajet, personne n'avait rien dit, à part une seule expression qui avait dû échapper au chauffeur du véhicule : « Carreau du Temple ».

Il se souvenait du hangar en fonte, parfois l'on y jouait de la musique, et le bâtiment était en cours de transformation. Le siège d'un journal d'opposition au pouvoir était curieusement encore présent pas très loin, mais il se cachait dans une rue discrète, comme pour ne pas attirer l'attention.

Dans la pièce totalement obscure, il avait fini par prendre quelques repères. Il estimait que cela faisait un mois qu'il croupissait ici, sans que quiconque le sache. Ses parents, sa femme, ses enfants avaient dû s'habituer à sa disparition, ou alors, peut-être, remuaient-ils ciel et terre pour le retrouver ?

La nourriture était toujours la même : deux biscuits BN à midi (souvenir des cours de récréation), une soupe Liebig le soir (une palette de packs en carton sans doute dérobée chez Leclerc), le tout arrosé d'une carafe d'eau tiède. Il mangeait en tâtonnant, de toute façon il n'avait pas faim.

Un garde cagoulé lui apportait le repas frugal et s'assurait, avec une lampe de poche, que tout était en ordre dans la cave. Les menottes lui avaient été enlevées, comme la ceinture de son pantalon, ses lacets de chaussures et sa montre ; on lui avait laissé ses lunettes mais il n'avait rien à lire.

Il se répétait la première phrase d'une nouvelle de Kafka (facile d'avoir du succès avec un nom pareil, un Séguyla n'aurait pu inventer mieux) : « J'ai aménagé mon terrier, et le résultat semble être une réussite. »

Mais, d'ici, il aurait préféré déménager le plus vite possible, il n'avait aucune envie d'améliorer cette vie de reclus, ces heures où le jour avait fondu dans la nuit et où l'encre d'un ciel d'orage collait au plafond de la cellule.

Pourtant, la réforme venait juste d'être lancée et entérinée, avec quelques modifications, par le Sénat : il l'avait appris juste avant son arrestation. Les prisons allaient enfin devenir humaines juste au moment où leur grande prêtresse devait quitter ses fonctions : quelle ingratITUDE !

Il se souvenait de l'époque où écrire était une liberté, comme celle inscrite dans la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1789, toujours affichée, sans doute par dérision, dans les commissariats de police. Voltaire, Beaumarchais, et tant d'autres, avaient lutté pour que la pensée ne soit pas servie ; et maintenant, on en était là.

Un lieu où pourrir en silence : seul un rat, dans un coin de la pièce, faisait entendre son grattement de temps en temps et se nourrissait des miettes de biscuit tombées sur le sol en terre battue (car ils battaient même la terre). Il s'étonnait d'ailleurs que cet animal, symbole de répulsion, ait pu être évoqué à propos du chef de l'Etat par le philosophe Alain Badiou, dans son misérable pamphlet d'octobre 2007, sans être aussitôt embastillé.

Le crime qu'il avait commis lui-même était pourtant bien moins grave : juste une petite plaisanterie (et il ne s'appelait pas non plus Kundera) écrite sur Internet, traduite aussitôt en outrage au président de la République, et ils étaient venus, le lendemain, sonner à sa porte. Direction : là où il respirait maintenant, dans une odeur de mois et d'urine.

Un ami avait rencontré le même sort : on était toujours sans nouvelles de lui. Mais que faisaient-ils, dehors ?

Avaient-ils lancé une campagne de « sensibilisation » comme à l'époque

de Battisti ? Les disparitions étaient-elles si peu nombreuses que personne ne s'en inquiétait ? Le mot de *révolte* avait-il été banni du dictionnaire et mis, lui aussi, en prison ?

Tout à coup une sonnerie tremblante retentit, et une voix cria, de manière insupportable :

– Jean-Claude, tu m'entends ? Il faut te lever, tu vas arriver encore en retard chez Total !

(7/03/09)



17

Maison zonzon

Ce que j'aimais, lorsque je rentrais, c'était l'auvent juste au-dessus de ma tête, comme un dais quand j'étais heureux ou un parapluie quand il faisait mauvais.

J'évitais de sonner à la porte, de toute façon il n'y avait personne à l'intérieur. Alors, la maison m'appartenait, je montais au premier étage pour faire le tour du propriétaire (j'avais dû m'endetter pour parvenir à ce privilège), et puis je grimpais toujours jusqu'en haut, là où se trouvait mon bureau.

C'était la pièce que je préférais, une sorte de pigeonnier dont les graines n'auraient été que des livres ; j'avais installé, quand on vivait encore en famille, un verrou sur la porte et vissé dans le bois une petite plaque en émail avec l'inscription (lettres bleues sur fond blanc) : « Travail ».

Là, j'écoutais aussi beaucoup de musique.

Ma femme avait fini par demander le divorce, et obtenu la garde des trois enfants. Le juge avait estimé, sans doute avec raison, que j'étais un père

indigne. Après cette décision, la maison m'était apparue soudain plus grande. Espace du silence, silence de l'espace.

Le RER, dont je m'amusais à examiner les rames qui passaient régulièrement devant chez moi, n'était pas très loin et je pouvais aller facilement travailler à Issy-les-Moulineaux qui se situait seulement à deux stations. J'exerçais la profession de consultant à la Cegos.

Mon job, c'était de monter des dossiers de formation, des plans de management, voire des conseils pour la culture générale, que l'on vendait à d'autres entreprises : nous étions donc au *top niveau* concernant ces domaines.

Je n'avais pas vraiment d'amis, juste des collègues, bonjour, ça va, comme un lundi, heureusement je pars ce week-end en Normandie, ma femme est enceinte, tu as su que Raoul Panatelli s'était cassé la cheville en randonnant à la frontière espagnole, au fait, il y a une nouvelle secrétaire à la comptabilité, des banalités, quoi.

Le soir, j'avais hâte de retrouver mon chez-moi, cette cellule individuelle sous le toit, je voyageais en lisant en m'évadant. Je n'avais plus la télévision mais l'antenne était restée sur le toit : ça peut toujours servir de paratonnerre, me disais-je parfois quand l'orage grommelait.

Les voisins possédaient un gros chien et ils avaient accroché une pancarte écrite en capitales rouges sur leur grille : « Attention, chien armé comme son maître ». Je les évitais au maximum les deux, le clébard et le tocard.

Un matin à six heures, on a sonné à la porte : « Police, ouvrez ! ». Je suis sorti du grand lit solitaire et glacé (je rêvais de Rita Hayworth) et j'ai ouvert la porte d'entrée. Ils étaient deux, en blousons et jeans, avec un brassard rouge sur le bras gauche indiquant leur fonction de fonctionnaires.

- Monsieur Costel, Jean-Pierre Costel ?
- Oui, c'est moi.
- On peut entrer ?
- Oui, mais que me vaut votre visite ?
- On va vous expliquer...

Ils m'ont suivi dans le séjour, ils se sont assis tous les deux dans le canapé acheté chez Habitat il y a dix ans, j'ai pris une chaise près de la table ronde que j'avais amoureusement cirée la veille.

- Alors, voilà, le commissariat a reçu une lettre anonyme indiquant que vous n'avez pas la télévision chez vous...
- Mais ce n'est pas obligatoire !
- Ah mais, justement, vous prouvez bien que vous ne regardez pas les informations, car une loi vient d'être votée, il y a deux jours,

par le Parlement et maintenant chaque Français est tenu de posséder et de regarder un poste de télé chez lui.

- Ecoutez, je ne connaissais pas cette disposition, qui est sûrement utile, et si vous le dites...
- Nul n'est censé ignorer la loi, Monsieur Costel : vous devez donc vous mettre en conformité avec la nouvelle législation et vous avez exactement 48 heures pour le faire.

Il est vrai que je n'achetais plus de journaux depuis un certain temps (ma femme me reprochait en permanence les piles qui s'entassaient, la poussière que cela créait, la cave qui débordait de paquets ficelés dont je ne couperais jamais les liens...), mon micro-ordinateur était en panne depuis un an (disque dur HS) et je ne l'avais pas fait réparer par une sorte de désintérêt grandissant, et en plus, au boulot, on évitait les discussions politiques, cela faisait perdre du temps.

Ainsi, le gouvernement avait réussi (l'opposition n'était pas en mesure de s'opposer à ce type de loi puisqu'elle était minoritaire sur le plan parlementaire) : *la voix de son maître* était maintenant installée – avec un dispositif reliant chaque téléviseur à un centre de contrôle national – dans chaque habitation française, à demeure.

Ma maison était devenue zonzon : prison domestique soumise à la propagande quotidienne d'un pouvoir sans plus aucun contrepoids.

Ils n'avaient pas encore interdit les livres, mais cela viendrait forcément un jour : d'ailleurs, dans certains d'entre-eux, des écrivains n'avaient-ils pas prévu depuis longtemps tout ce qui arrivait maintenant ?

- Eh bien, Messieurs, dis-je, je ne vous offre pas à boire, il est quand même un peu tôt et puis je sais que cela n'est pas recommandé, on pourrait m'accuser de corruption d'agents publics de l'État.
- Vous avez raison : soyez prudent. Et surtout, ne traînez pas, il vous reste deux jours. En ce moment, chez Darty, il y a des promos sur les téléviseurs à écrans plats : on vous dit ça, hein, c'est juste un conseil en passant !

(14.03.09)



18

Marilyn d'horizon

Quand elle chantait, elle laissait entendre une sorte de fêlure dans la voix (comme un extrait de littérature), ce n'était pas Billie Holiday ou une de ses imitatriices actuelles, mais il y avait soudain une hésitation, un minuscule butoir qui ramenait sa chanson à quelque chose de non standardisé.

Elle ne cherchait pas le succès, et ça marchait bien de ce point de vue. Elle se produisait dans quelques cafés, ici ou là, son nom était inscrit sur une ardoise posée sur le trottoir, comme le plat du jour.

Quand je suis allé l'écouter pour la première fois, je fus à la fois charmé et étonné par son amateurisme qui se présentait sans fard : mais aurait-elle dû suivre des cours au Conservatoire ou ailleurs pour se couler dans le moule commun ?

Je regardais ses seins d'ado, adorables : elle ne faisait pas partie de ces femmes qui font étalage de leur poitrine comme un marchand de légumes, sauf qu'il est interdit de toucher, ça pourrait rendre les fruits tavelés à la longue. Les siens, de seins, étaient discrets, comme timides, ils demandaient

presque pardon de se laisser deviner.

Son mari m'avait demandé de la surveiller pendant un mois car il se doutait qu'elle entretenait une liaison en dehors du domicile conjugal. Le contrat avait été signé, il suffirait que je suive ma proie sans me faire remarquer (c'était mon boulot), que je prenne quelques photos discrètement et que je lui rende ensuite un rapport qui lui servirait à la mettre devant le fait accompli et à en tirer les conséquences.

Comme il était médecin urgentiste, il n'avait pas le temps, surtout le soir à cause des gardes, d'aller examiner si sa femme lui était fidèle ; d'autres patientes attendaient ses soins à l'hôpital. Il y en avait même qui venaient s'allonger exprès dans les couloirs de l'hôpital de la Salpêtrière.

Dans la journée, Marilyn (ses parents l'avaient baptisée ainsi car ils avaient connu l'époque de la mort de Kennedy) était employée dans une parfumerie : c'est là d'ailleurs que l'urgentiste l'avait rencontrée. Elle plaisait aux clients, surtout les hommes, car elle était jolie et gentille.

Etais-ce sa blondeur qui les attirait (certains venaient plusieurs fois par semaine pour se faire conseiller une eau de toilette, ils hésitaient souvent), cette sorte de douceur « vénitienne » qui emporte, ces cheveux comme les vagues d'un canal révélées par le sillage d'une gondole silencieuse ?

Samedi, elle devait encore chanter et j'étais arrivé en avance dans ce café. Je dégustais une Adelhosfen au bar, et je l'observais en train de lire quelques feuilles : elle révisait ses chansons. Je commençais d'ailleurs à connaître le répertoire par cœur (Barbara, Anna Cardona ...) et je ne m'inquiétais pas outre mesure.

M'avait-elle repéré ? Je ne le crois pas, j'avais toujours été « transparent », je jouais mon rôle de simple client et je me tenais toujours au fond de la salle, même quand elle était petite. Parfois je repensais à une phrase d'un livre de Michel Schneider sur l'actrice qui portait le même nom qu'elle : « Elle s'enfonça délibérément dans une sorte de remise à zéro de ce qu'elle savait d'elle-même ».

Ce soir, après sa prestation (on n'osait pas parler de « tour de chant », les gens buvaient et discutaient pendant qu'elle assurait le fond sonore), j'avais prévu d'aller la rencontrer, pour tester un peu sa personnalité et lancer quelques hameçons afin de lui éviter de gros ennuis.

Le café était rempli, le guéridon (joli surnom pour un médecin !) le plus près frôlait sa robe noire ; on aurait aimé suivre jusqu'au bout le double tunnel de ses jambes. Ses chansons étaient empreintes de nostalgie et d'érotisme subtil.

Il était déjà minuit passé, le patron du bar commençait à ramasser les verres. Je m'approchai de Marilyn qui remballait, avec son guitariste, le matériel :

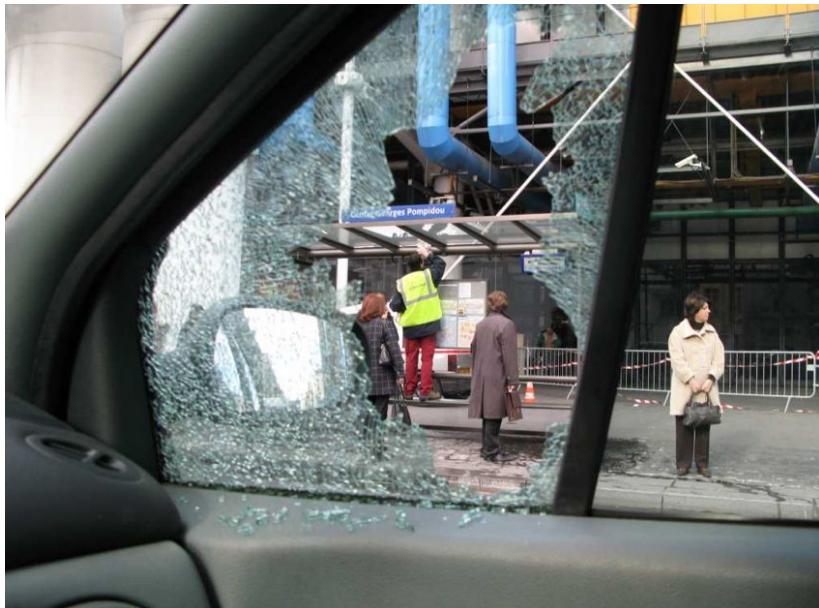
– Bonjour, puis-je vous dire deux mots ?

- Oui, c'est pour quoi ?
- On pourrait parler quelque part ?
- Non, là, il faut que je rentre, mon mari m'attend !
- Justement, c'est à propos de lui...
- Ecoutez, il ne vous a pas chargé de me surveiller, quand même ?
- Bien sûr que non, mais je crois qu'il a des doutes...
- Des doutes ? Sur quoi ? Je ne suis pas à l'hôpital pour voir comment il soigne ses patientes !
- Disons que tout ça risque de tourner mal pour vous.
- Trop aimable ! Vous vous appelez... ?
- Franck. Bernard Franck, je suis un collègue de votre mari mais un de vos admirateurs.
- Ecoutez, Franck, ou Bernard, merci pour vos conseils, rentrez vous coucher, une dure journée vous attend demain, surtout avec les réformes de Bachelot !
- Je voulais juste vous prévenir...
- OK, ça suffit !

A cet instant-là, je ne sais pas ce qui lui a pris, sans doute la fatigue de la soirée, l'alcool (elle buvait de la vodka entre chaque chanson), mais elle a dégainé un petit pistolet brillant et elle a fait mine de me viser.

J'ai ressenti une violente douleur dans la poitrine : c'était un *Taser* pour dames. J'ai juste entendu le patron appeler le Samu et je suis tombé dans les pommes.

(21.03.09)



Boom sur la vente des trouillomètres

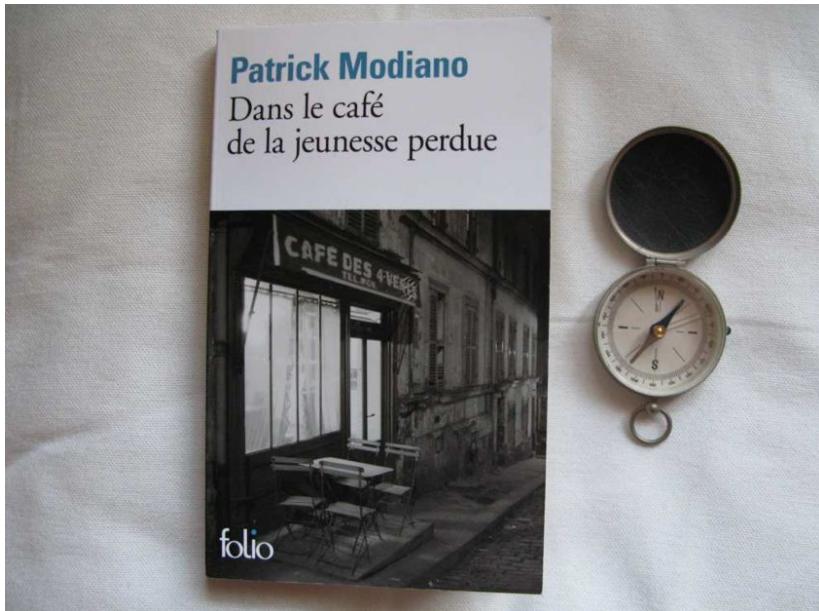
- Alliot, Michèle ?
- Oui, monsieur le Président.
- Esscusez-moi de vous déranger, hein, mais je viens d'avoir une idée et j'ai pensé à vous (je n'ai pas dit l'inverse !)...
- Très flattée.
- Laissez ! Voilà, je me suis dit qu'à l'heure actuelle on parlait trop de la crise, hein !
- Mais comment faire autrement, monsieur le Président ? Les Français la subissent de plein fouet (certains avec masochisme), et le pouvoir d'achat...
- Attendez, ça n'a rien à voir là-dedans : la crise est mondiale, elle nous est tombée sur le nez, on va s'en sortir, hein, mais il faut trouver autre chose pour les concitoyens.

- Difficile, monsieur le Président : ils ne pensent qu'à ça !
- Michèle, votre « job-option » (pas mal, cette formule de Martin Hirsch, vraiment au PS ils n'avaient pas que des nuls !), c'est justement de leur donner quelque chose à ronger - avec Darcos ça n'a pas marché.
- Votre idée, c'est quoi ?
- Ecoutez, Michèle, voilà mon équation : crise = crainte, insécurité = peur ! Et le tour est joué, hein !
- Comment ?
- La crise, c'est une crainte, c'est diffus, c'est l'avenir indéterminé, un horizon avec des cumulus tout noirs. L'insécurité, au contraire, c'est concret, c'est la peur assurée, le coup derrière la tête que l'on sent arriver. Nous devons donc passer de l'une à l'autre, de la stagnation au frisson, dans notre action et dans notre communication.
- Pourquoi pas, monsieur le Président ? C'est vrai que la France semble insouciante : il y a toujours autant de voitures sur les parkings des hypermarchés !
- Justement : il nous manque un vrai Roger Gicquel qui annonce enfin au journal télé de 20 heures : « La France a peur ! ». Il faut ressouder les concitoyens autour de ce sentiment. Ce n'est pas une Ferrari sur TF1 (elle ne fait même pas peur à Fillon) ou un Pujadas sur France 2 (qui se donne des airs sous-entendus) qui peuvent flanquer la trouille. Il faudrait changer radicalement tout ça, hein...
- Mais pour agiter la peur, monsieur le Président, nous devons avoir des billes !
- Vous êtes là, Michèle ! Les « bandes organisées », ça existe, non ?
- Oui, monsieur le Président !
- On sait combien elles sont exactement, on a les fichiers, les noms, les adresses, les écoutes, les mails, tout ça, donc on peut agir ?
- Oui, monsieur le Président !
- Alors, vous dites à Frédéric Péchenard de faire une sélection d'éléments sûrs, qui nous sont soumis (trafics en tous genres sur lesquels on fermera les yeux, si...) et on les envoie aux casse-autos !
- Que voulez-vous dire ?

- Les Français, ce qui compte pour eux, hein, c'est la maison et la bagnole : vous vous attaquez aux deux, et bingo ! C'est le boom sur la vente des trouillomètres (la crise, on n'en parle plus !) et tout le monde se rassemble autour du Chef. Finies les querelles de partis ! Terminés les états d'âme sur les « patrons voyous » (qui a inventé cette expression débile ?), les « bonus » sont remplacés par les « malus » des assurances, et chacun a peur pour sa propriété à quatre roues ou à murs d'enceinte...
- On agirait comment ?
- Nos « bandes organisées » (au fait, Julien Coupat, on peut pas l'utiliser ? Il est à la Santé à se tourner tranquillement les pouces !) pénètrent dans les parkings souterrains des immeubles, elles cassent les voitures (j'ai trouvé le nom de l'opération que je vais souffler à Frédéric Péchenard : la *Prime à la Casse Clandestine* (PALCC), l'insécurité gagne... et l'industrie automobile aussi car certaines victimes rachètent des voitures neuves plutôt que de faire réparer leurs tas de tôle dézingués, rayés, aux vitres brisées et aux portières défoncées.
- Ce n'est pas idiot, monsieur le Président.
- Merci, Michèle. D'ailleurs, on ne lit plus assez de romans policiers, hein – il me faudrait un Didier Daeninckx comme ministre de la Culture – et les films d'Olivier Marchal ne passent pas assez souvent sur TF1 : je veux qu'on baigne dans une ambiance de police et non de crise !
- Justement, mercredi dernier, quand les manifestants d'Uniroyal sont venus près du palais, j'ai vu que les CRS étaient entassés dans des cars Heuliez...
- Oui, encore une usine et des ouvriers qui ne turbinent plus, hein (mais c'est dans le coin de Ségolène Royal...) : bientôt vos flics vont devoir aller travailler eux-mêmes à la chaîne pour fabriquer les moyens de transport qui les amènent de province jusqu'à la rue du Faubourg Saint-Honoré !
- Mais il faudrait la commencer quand, cette opération, monsieur le Président ?
- Le plus vite possible ! Surtout, ceci doit rester confidentiel, je ne tiens pas à ce que ça se retrouve sur Internet, comme ma vidéo au Salon de l'agriculture le 23 février 2008. Alors, mettez la DCRI

sur le coup, hein, on n'est jamais trop prudent : et faites surveiller
Le Chasse-clou, à tout hasard !

(28.03.09)



20

La traque en perspective

Il y avait bien cette citation, au début, qui pouvait me mettre sur la piste : même si Guy Debord était mort, on aurait pu remonter jusqu’au café qu’il mentionnait et qui semblait symboliser le lieu stratégique de toute l’éénigme.

Son nom, *Le Condé*, renvoyait à l’appellation ancienne des flics (un livre de Pierre Lesou et un film d’Yves Boisset portaient même ce titre) ou à un personnage de l’Histoire de France. Mélange de basse police et d’ambition politique, l’une étant souvent inséparable de l’autre.

Celle qui donnerait surtout du fil à retordre avait été baptisée Louki : coiffure brune et yeux clairs, je l’imaginais comme une Romy Schneider discrète, assise dans un coin, silencieuse et attirante par le maintien de sa beauté même.

Un indice d’importance avait été laissé sur le document, il tenait en une seule phrase : « J’ai toujours cru que certains endroits sont des aimants et que vous êtes attiré vers eux si vous marchez dans leurs parages. »

Il suffisait alors peut-être de trouver le Nord magnétique pour tomber sur ce

fameux « point fixe » doté du pouvoir d'attraction auquel avaient été soumis ceux qui formèrent le groupe d'habitueés du *Condé*.

Pourtant, un enquêteur m'avait précédé, il avait hanté les rues de Paris, même celles des « premières pentes », Montmartre, la place Blanche, le Moulin-Rouge, le boulevard Saint-Germain et ses boutiques maintenant patinées de luxe, la station de métro Mabillon, le quartier de l'Odéon...

Un écrivain, Adamov, faisait partie du lot des suspects, un autre figurait là vraisemblablement sous un pseudonyme, des personnages divers se croisaient, se saluaient, buvaient, et la neige ne tombait pas qu'en hiver (Juliet Berto, son visage diaphane et ses lèvres rouges).

Citer un livre de science-fiction, *Cristal qui songe*, pour donner le change ? Cette enquête ouvrirait sur beaucoup trop de portes (pourquoi pas Eddie Constantine et son imper mastic ?), elle s'inscrivait dans le labyrinthe de la mémoire, sans doute défaillante, d'un écrivain perdu.

Car celui qui tirait les ficelles de cette machination, je l'avais identifié : on gardait des traces de son passage chez Pivot, puis il avait filé place de l'Étoile ; certes, il n'était pas bavard mais on saurait, au 36, le faire parler d'autre chose que de littérature.

Une Izarra verte, tiens, oui, c'était une idée, avant de se lancer dans la traque en perspective.

(4.04.09)



21

En 2009 après J.C.

Lorsque l'on a frappé à la porte, il ne s'attendait pas à cette visite car la maison était retirée dans l'île (comme la mer de temps à autre) et personne ou presque ne connaissait l'adresse.

Le type s'était présenté comme réparateur en machine à laver le linge et cela semblait plausible puisque celle-ci ne fonctionnait pas. Mais quelque chose dans son accoutrement, peut-être sa sacoche à outils vraiment neuve, dénotait le déguisement et l'imposture.

Après la promesse, non tenue, faite par le visiteur de revenir le lendemain (c'était soi-disant une histoire de disjoncteur, auquel il n'avait pourtant pas touché), aucun signe d'alerte ou de surveillance n'avait été constaté.

La pluie ne s'était manifestée que le mardi et le mercredi, le reste de la semaine avait été ensoleillé, les petites maisons blanches aux volets bleus étaient rassemblées aux mêmes endroits que l'année dernière, les barques paressaient sur les minuscules plages désertes, l'îlot possédé par un prof de fac spécialiste du breton, dit-on, semblait toujours bien amarré, on

l'apercevait depuis le sentier marin qui passait devant les énormes rochers surplombant les flots.

A l'épicerie centrale du village, on trouvait tous les journaux : l'absence de connexion Internet était ainsi résolue et le ressac des événements s'y déposait sous forme de feuilles de papier.

Tous les matins, après le pain frais pris à la boulangerie, il achetait *Le Monde* de la veille et *Libération* du jour. C'est ainsi qu'il avait lu le numéro du jeudi 16 avril titré : « Un Coupat idéal » (le calembour en « une » n'était pas forcément réussi). Il y avait aussi dans le cahier « Livres » un article d'Edouard Launet sur François Bon.

Le 25 mars dernier, *Le Monde* avait déjà fait un point précis sur le dossier Julien Coupat, mais ici quelques pièces judiciaires étaient publiées, en 2009 après J.C. Le récit de la filature du dangereux « terroriste » équivalait notamment à un poème épique à lui tout seul. Il faudrait s'en souvenir dans les manuels de détective privé, la profession qui recrutait de plus belle à mesure que les « adultères » (joli mot qui allait redevenir à la mode) reprenaient du poil de la bête, sans doute un effet collatéral de la crise.

Quand le séjour s'était terminé samedi matin, et qu'il avait fallu retraverser la mer (quelques minutes) pour rejoindre le continent et le parking, une Toyota stationnait près du débarcadère. Il n'y avait pas fait attention : il la repéra de nouveau dans son rétroviseur du côté de Rennes. Sans doute des Parisiens qui rentraient eux aussi après la première semaine de congés scolaires.

C'est seulement en arrivant à une cinquantaine de kilomètres de la capitale, après avoir quitté l'autoroute pour éviter un gros bouchon, et navigué sous la pluie du côté de Massy-Palaiseau, qu'il aperçut le Hummer.

Ce genre de véhicule est pourtant peu discret – même si sa marque n'apparaît en relief, noir sur noir, que sur la roue de secours caparaçonnée – c'est le plus gros des 4 x 4, copie presque conforme, sauf la longueur, du véhicule militaire américain utilisé en Irak et en Afghanistan. On imagine aussitôt le conducteur dans une tourelle avec sa mitrailleuse 12.7.

Ce qui rendait pourtant improbable le fait d'une filature policière était, outre le repérage trop facile, le coût de l'engin (MAM doit faire des économies) et la présence à côté de l'automobiliste d'un jeune garçon d'une dizaine d'années : le recrutement de mini-flics (comme il existe des mini-polars) n'avait pas encore été lancé a fin de donner plus de vraisemblance à ce genre de traque.

Déjà les couples mixtes, jouant à s'embrasser dans une voiture à l'arrêt (comme dans les films), étaient plus crédibles que les sempiternels duos masculins mâchouillant des sandwichs durant des heures devant un domicile suspect.

Le Hummer avait dépassé à plusieurs reprises la Scénic, qui l'avait

rattrapé : son numéro d'immatriculation – les nouvelles plaques à rallonge n'étaient pas encore répandues – portait les lettres GQK et le département 92 ; les vitres du véhicule n'étaient pas fumées (le conducteur ne ressemblait pas à M. Hulot), même si ce n'était pas encore interdit, au même titre que la cagoule et pourquoi pas les lunettes de soleil, les écharpes, les foulards, les bérrets, les chapeaux, les casquettes, les capuches, les passe-montagne (pour manif à Mégeve), les masques de Sarkozy, les pancartes ou banderoles revendicatives qui dissimulent les visages...

Sans doute, dans le flot de la circulation, d'autres véhicules « suiveurs » avaient-ils pris le relais pendant ces six heures de route. Mais maintenant, il était chez lui, il avait regardé en rentrant hier soir sur une de ses étagères : le livre *L'Insurrection qui vient*, attribué à Julien Coupat, édité en sa *Fabrique* par Eric Hazan, était toujours là (pas encore interdit !), ce n'était après tout qu'un opuscule un peu révolutionnaire sur les bords (ou dans le style Debord), et l'on n'était plus à l'époque où l'on arrêtait Sartre parce qu'il vendait *La Cause du peuple* – tombée sous le coup de la loi – dans la rue.

Il avait bien dû mettre quelques liens sur son blog vers cette littérature subversive : mais pouvait-on le lui reprocher (un commentateur l'avait taxé une fois de « gauche caviar », tout en renvoyant à un blog, mais en laissant la trace de son adresse IP, qui pouvait d'ailleurs être traquée, d'après les spécialistes), alors que toute la presse – grâce à la publicité faite depuis l'Elysée même – avait abondamment parlé de cet ouvrage ?

Le dimanche s'annonçait calme, un jour de grisaille et de mangeaille, la pendule de chez Habitat marquait huit heures du matin. Soudain, il entendit trois violents coups de sonnette à la porte et plusieurs voix.

Le temps de faire « enregistrer » le texte qu'il était en train de taper, il quitta son micro-ordinateur : ici, on n'avait pourtant pas appelé les agents d'EDF pour un dépannage ?

(19.4.2009)



22

La tête dans le panier à huîtres

Comme il était le seul médecin à exercer sur ce petit territoire, les soupçons s'étaient rapidement portés sur lui. Les gendarmes avaient enquêté dans le voisinage et même si personne ne disait rien, leur conviction était établie.

Déjà le lieu où il recevait dénotait un esprit non-conformiste : la salle d'attente était décorée par une affiche exhibant un squelette avec l'identification des différents os du corps humain, comme pour ramener chaque patient à sa condition matérielle et précaire.

Ensuite, une mention tapée sur ordinateur indiquait les périodes pendant lesquelles il s'absenterait (en cas d'urgence, faire le 15) car il expliquait qu'il avait décidé de suivre quelques stages médicaux pour « s'entretenir les neurones ».

Enfin, son look (cheveux retenus en catogan, allure dégingandée, fines lunettes d'intellectuel attardé) ne plaidait pas en sa faveur : une sorte de hippie qui se serait retiré non pas dans les étendues désertiques du Larzac mais sur une île du Morbihan pour pratiquer la science d'Esculape de manière monopolistique.

Il parcourait en scooter les petites routes avec leurs flèches bleues, rouges, vertes peintes sur le sol pour aiguiller les touristes. A l'avant et à l'arrière (sur le coffre métallique) de son engin il avait peint en noir la mention MEDECIN : ça équivalait à un gyrophare.

La disparition de Gwénaël Le Bras avait secoué la population îlienne : ce pêcheur alimentait régulièrement le petit marché qui se tenait devant la mairie. On avait cru à un naufrage en mer, pourtant son embarcation était attachée sagement sur le quai du port du Trec'h. Certes, il souffrait d'une sciatique et était passé chez le médecin le 13 avril, et le fichier informatique de celui-ci en gardait la trace. Depuis, plus de nouvelles.

Lors de la dernière visite des gendarmes, le capitaine avait dit :

- Monsieur Le Bras n'avait rien laissé paraître de bizarre, docteur, il n'avait énoncé aucun désir de disparaître de la circulation ? Qui a placé sa tête dans un panier à huîtres ?
- Non, il était tout à fait normal : il pensait au lendemain, aux poissons qu'il irait pêcher et vendrait pour un maigre revenu.
- Mais la sciatique ne l'aurait-elle pas poussé à quelques extrémités ? Il paraît que c'est douloureux.
- Je lui avais fait une ordonnance avec du Rivotril, vous pouvez vérifier à la pharmacie, c'est un analgésique puissant et à moins qu'il n'ait dépassé volontairement la dose prescrite...
- Vous êtes la dernière personne à l'avoir vu.
- Je le regrette, croyez-le bien !

Aucune preuve ne pouvait être opposée au médecin concernant son éventuelle culpabilité : quel aurait été son intérêt, d'ailleurs ? Il n'y avait pas d'argent à récupérer, la maison était délabrée, et la barque de Le Bras prenait l'eau : le métier perdait tout son attrait avec les règlements édictés par la Commission européenne même si elle semblait tout à coup mettre de l'eau dans son vin à propos de ces histoires de quotas.

Sur le bureau de la salle où se succédaient les habitants ou les vacanciers de passage (une piqûre d'abeille pour l'un, une cheville foulée pour l'autre, le quotidien des bobos ou parfois des maladies graves) se trouvait le dernier livre de Pierre Michon, *Les Onze*.

Ainsi, au lieu de réviser son Vidal, le praticien se livrait à la lecture d'une histoire « révolutionnaire » entre deux visites : après tout, n'était-ce pas un indice qui pourrait mener à la piste du crime en l'île ?

Une tête était tombée, il fallait simplement trouver qui avait actionné l'échafaud.

(25/04/09)



23

La fièvre monte à Denfert-Rochereau

Hier, j'étais chargé de « filer » un couple de suspects, sur demande de la DCRI. Avant de rédiger mon rapport, je note ici les points principaux afin de ne pas oublier de les mentionner.

J'ai d'abord constaté, place de la République à Paris, qu'un important cortège de la CNT (des anarchistes) s'apprêtait à rejoindre la manifestation qui devait démarrer à 14 heures à Denfert-Rochereau, pour « fêter », comme ils disent, le 1er Mai.

On voit bien – et je le mentionnerai objectivement – qu'il va être difficile de faire appliquer le décret anti-cagoules dans les rassemblements protestataires des proteste-à-terre. Un simple paire de lunettes noires, une casquette, un col roulé qui remonte un peu haut, une fausse moustache, une barbe postiche ou des lentilles de contact de couleur différente de celle des « vrais yeux », et le tour sera joué.

Dans l'entrée principale du métro République, sur le terre-plein central, comité d'accueil d'environ cinquante CRS : heureusement, j'ai un ticket et

personne ne me demande d'ouvrir mon sac-à-dos (j'ai laissé le couteau suisse chez moi, certains collègues estiment que c'est une arme potentielle). Personne ne sauterait plus les portillons du métro si un tel déploiement policier était mis en place en permanence : le manque à gagner de la RATP (j'espère que son PDG Pierre Mongin lit ce blog) serait vite effacé !

Juste avant la station Denfert-Rochereau (les fameux macarons de la RATP semblent totalement inefficaces vu l'entassement du jour), un type dans le wagon, qui portait un masque « médical » avait crié : « Non, je ne reviens pas de Mexico, vous ne risquez rien ! » et les voyageurs étaient pliés de rire. Je crains que ces préservatifs pour le nez et la bouche ne se multiplient comme une épidémie dans les manifestations.

Ca y est, j'ai repéré mes deux suspects (appelons-les X et Y), ils se sont donné rendez-vous au pied du lion de Bartholdi. Il y a beaucoup de monde, beaucoup de musique, le défilé des « travailleurs » – ils se nomment ainsi en référence à certains événements dont l'origine se perd dans la nuit de l'Histoire – doit démarrer d'ici. Ça sent la merguez.

Est-ce que Agnès Varda est venue faire un tour, elle qui n'habite pas loin ? Mais si elle porte un masque de carnaval représentant Sarkozy, comment la reconnaître ?

Pendant que les banderoles se déploient et que la rue poudroie, X et Y s'engouffrent dans un café : je m'assieds discrètement à une petite table ; mais le bruit extérieur est infernal et bientôt le couple quitte, après avoir avalé deux express, cet endroit peu propice à des échanges vocaux.

Contrairement à ce que j'aurais pensé, ils ne viennent pas se mêler à la manifestation qui se met en bon ordre : la fièvre monte à Denfert-Rochereau. Mais les voilà qui prennent la rue Froidevaux, là où des dizaines de camionnettes de CRS stationnent discrètement.

Ils longent le cimetière Montparnasse, ils sont bientôt près de la Tour, la rue de Rennes en vue : la Fnac est fermée, mince alors ! Je marche derrière eux, mais sur le trottoir opposé (une technique classique) : décidément, ils ont une drôle de manière de manifester. Il est vrai qu'ici on se sent en vacances, on croise des touristes flâneurs et non des porteurs de banderoles aboyeurs. Un long convoi de camions de gendarmes mobiles, sirènes à fond la caisse, nous dépasse : le dispositif de sécurité suit en parallèle la manifestation, hors de portée.

Maintenant, les voici rue de Buci : là, c'est comme un cortège pacifique tellement la petite rue est encombrée par les promeneurs et les siroteurs assis aux terrasses des cafés : plein soleil, il doit faire dans les 20 degrés. Le marchand de glaces italiennes a créé une file d'attente de trente mètres pour les lécheurs de boules.

Je me souviens soudain que pour la grippe « porcine » ou « mexicaine » ou finalement « A », nous sommes passés au niveau 5 : il serait utile que Madame Bachelot, même si c'est MAM qui a pris logiquement les affaires

médicales en main, s'adresse à un médecin spécialiste, son nom figure même ici sur une plaque.

Après la rue Saint-André-des-Arts, c'est la place Saint-Michel, le pont (avec cette gigantesque et horrible bâche, décorée de policiers, masquant un ravalement d'immeuble), X et Y remontent le boulevard Sébastopol.

Soudain, les voici qui s'arrêtent, ils discutent, s'embrassent (sur les joues) et se séparent, j'ignore pourquoi. Je décide (car voici le problème classique d'une filature : pour un couple, si on est seul à le suivre, qui privilégier ?) d'emboîter le pas à X. Je constate qu'il photographie une sorte d'Institut national où l'ambitieux [Michel Rocard](#).

Michel Rocard dispose peut-être d'un bureau. Serait-ce un repérage pour une future action directe ? Je note le numéro, à tout hasard : 34, boulevard Sébastopol.

Et voici que X emprunte (mais il la rendra à la fin) la rue Rambuteau puis en file, sans précaution, la rue Beaubourg : il va comme ça jusqu'à la place de la République, tranquille (la manifestation du 1er mai doit se disperser en principe place de la Bastille).

Un hebdomadaire nous informe, en ce jour où les kiosques de presse sont fermés, sur la dernière visite présidentielle à Madrid, la guerre en dentelles a eu lieu.

Ensuite, mon suspect se dirige vers son domicile, surveillé depuis longtemps par d'autres collègues. Il est 18 heures. Je fais demi-tour, il n'y a plus personne dans le métro, la République, une fois de plus, l'a échappé belle.

Il me reste à rédiger mon rapport. Mais je vais d'abord, ce soir, regarder le téléfilm sur Bérégovoy, un naïf qui voulut sortir de sa condition ouvrière, tout cela au cours d'une époque lointaine et révolue.

(2.05.09)



24

Confetti de fêtes dissipées

L'enquête sera peut-être longue et difficile : qui sont les coupables ? Sûrement cachés derrière le paravent des noms de grandes sociétés ; pourquoi ce film n'est-il déjà plus diffusé (« distribué », disent-ils), le 8 mai, que dans quatre salles parisviennes ?

Il regarde ce matin dans le *Larousse des noms communs* qui se trouve dans cette maison, cela pourrait lui donner quelques indices :

1. lucernaire, n.m. (1721, du lat. *lucerna*, lampe). Office religieux célébré à la tombée du jour.

2. lucernaire, n.f. (1845, même étym. que le précédent.) Méduse très commune, qui vit fixée aux algues par son ombrelle. Classe des scyphozoaires.

Oui, la salle en sous-sol de la rue Notre-Dame des Champs (6e) ressemblait à tout cela à la fois. Alors, il s'était laissé embarquer dans le film, il en avait vite oublié le fauteuil fatigué.

L'actrice était au sommet de son art (cliché), le temps griffait son visage avec élégance. Ses yeux clairs s'embuaient, elle n'avait pas d'essuie-glaces. Cette fuite, cette mer, cette villa rouge, cet horizon, cette étendue liquide non mesurable d'où se levait un soleil en accéléré, ce piano abandonné comme au *désert* d'autres mains, ces Italiens qui lui avaient sauvé la vie alors qu'elle était en perdition, comme médusée, justement, avec sur la figure ses taches de rousseur indélébiles, confetti de fêtes dissipées.

Bien avant, il avait lu le livre, mais le film ne prétendait pas le respecter chapitre après chapitre, on ne pouvait comparer les deux. La caméra aimait cette mer, cette nage, ce sentier, elle retournait aussi à terre, loin de l'île, là où la vie ordinaire se déroulait. Ici, grands espaces maritimes, solitude et plaisir de *faire la planche*, dans l'océan étranger mais accueillant, mer nourricière où se noyer en retour.

Une fois le film terminé, il alla dîner au restaurant du même endroit (Laurent Terzieff avait dédicacé ici un programme à sa fille, il faudrait retrouver ce document artistique).

Pour l'enquête, il écrirait que le coupable ne pouvait être le capitaine Dreyfus – dont la statue au sabre brisé veillait dehors, dans l'ombre nocturne, sur deux amoureux qui se bécotaient sur le banc public du square minuscule – et qu'il fallait plutôt chercher du côté de certaines multinationales (penser à contacter Marin Karmitz sur le sujet).

Le cinéma était une grande famille : mais les orphelins n'avaient même plus d'uniformes à boutons dorés.

(10.05.09)



25

Uniformisation en marche

Les tentes posées hier à Paris, sur les quais de la Seine près du Louvre (une sorte d'« [installation](#) » qui aura pris quelque amateur d'art au dépourvu) ont été enlevées dans la soirée par les forces de l'ordre, la vue est de nouveau dégagée, et Madame Boutin peut dormir tranquille.

Pourquoi ne suit-on pas le modèle à la Berlusconi, l'homme qui rit dans les tremblements de terre ? Jeudi dernier, les députés italiens de droite ont adopté tout un arsenal de lois ultra-répressives contre l'immigration clandestine (délit, prison, amendes, délation et « [rondes de citoyens](#) » institutionnalisées...).

Eric Besson devrait faire un saut dans « la Botte » pour s'inspirer de ces mesures : on remarque beaucoup trop de gens, dans nos rues, qui ne sont pas habillés comme nous, qui ont l'air d'étranges étrangers.

Suivons par exemple cet individu : il pleut, il a de drôles de chaussures. Son bonnet semble d'origine islamiste. Que cache-t-il donc dans son surplis pas très catholique ?

Et si l'on imposait un uniforme, pas seulement dans les écoles comme un Xavier Darcos en émit un jour le souhait, à tous les citoyens ? Alors, villes et villages respireraient enfin une atmosphère purifiée de tous miasmes ou virus exogènes. Plus de « distinction » (Bourdieu, mais c'est bien sûr !) permettant à chacun d'exhiber sa classe sociale, son originalité, destinées, en fin de compte, à écraser les autres.

L'uniformisation : voilà l'horizon aplati, le calme retrouvé, la pacification des esprits en marche. L'Europe n'a pas vocation à être une passoire, et la Méditerranée un évier. On ne transplante pas des hommes comme des cheveux.

Mais ne perdons pas de vue notre suspect : que fabrique-t-il à Paris, au fait ? Voilà qu'il continue sa progression dans la rue du Faubourg-du-Temple (10e), il semble se diriger vers Belleville, il a sans doute rendez-vous avec quelques-uns de ses congénères. Fomente-t-il un mauvais coup, un attentat ?

- Allô, de Z 25 à X 24, je suis juste derrière la cible.
- Oui, Z 25 de X 24, je vous aperçois depuis le hall du Palais des Glaces.
- De Z 25 à X 24, il arrive vers vous.
- De X 24 à Z 25, ça y est, il passe devant le théâtre mais ne s'arrête pas : j'ai bien cru qu'il allait entrer pour prendre une place !
- De Z 25 à X 24 : on le tapera un peu plus haut, vers le carrefour, la voiture est garée là-bas.

Ces derniers jours : pluie, averses, grêlons, même... Le soleil ne brille pas pour tout le monde ! Il faudrait sans doute avoir des yeux derrière la tête et une goutte d'espoir à la place des pleurs du ciel.

(16.05.09)



26

Escapade clandestine

« Et vogue la galère ! » C'était devenu le mot de passe qui signifiait que l'on possédait enfin la clé vers ailleurs. Depuis le square Villemin (Paris, 10e), qui avait échappé il y a quelques années aux promoteurs immobiliers, grâce à la mobilisation des habitants du quartier, chacun connaissait maintenant la combine.

Les Afghans, installés dans leur « mini Kaboul », n'attendaient plus trop longtemps un départ incertain vers l'Angleterre : Sangatte et sa « jungle », dans laquelle Eric Besson avait joué récemment les Tarzan, étaient loin, et la délivrance proche.

De temps en temps – une plus grande régularité serait devenue suspecte – la petite *vedette* passait (un Charon vers l'espoir) par le canal, embarquait sa cargaison sous le faux plancher et naviguait jusqu'à la Seine où elle serait relayée ensuite, depuis le Havre, par un bateau plus gros se dirigeant vers la nouvelle terre promise.

L'escapade clandestine durait quelques jours, mais une fois la civilisation

quittée, les partants remontaient à l'air libre sur le pont, respiraient l'iode et étaient accompagnés par le cri des mouettes : une autre musique que celle des sirènes des voitures de police leur revenait alors à la mémoire.

Certes, le passeur prenait des risques mais il pensait que le respect de sa propre conscience était à ce prix (il faisait cela gratuitement). Après tout, Kaboul c'était aussi un peu la France, non ?

(26.06.09)



27

Tout est calme, chef, à Bonne Nouvelle !

- Ah dis-donc, ça fait du bien de prendre un peu l'air !
- Oui, toute la journée dans un souterrain, il y en a qui ne se doutent pas de nos conditions de travail.
- Eux, ils ne font que passer, nous on reste.
- Des fois je me dis que j'aimerais bien me faire transporter, au lieu de surveiller.
- T'es marrant, mais il en faut, des comme nous !
- Mais alors à quoi ça sert toutes ces caméras vidéo ?
- On dirait que tu n'as pas écouté Sarkozy l'autre jour (c'est pas bien, ça !), c'était le 28 mai. Il a dit, texto : « *La vidéo protection ne menace pas les libertés, la vidéo protection protège la liberté de se déplacer et d'aller et venir dans son quartier en toute sécurité* ».

- Dis-donc, tu as le discours du Président sur toi, c'est pas encore obligatoire pourtant !
- C'est ma fille qui doit faire dans son collège Louise Michel un exposé sur l'insécurité en France, donc elle l'a trouvé sur Internet puis imprimé.
- Mais dans son école, ils vont installer des portiques, comme ils l'ont dit à la télé ?
- J'en sais rien, mais faudra alors qu'elle se lève aux aurores car il va y avoir la queue à l'entrée de l'établissement...
- Tu veux une autre citation : « *Nous allons sanctuariser les établissements scolaires* ».
- Ah d'accord ! On va les transformer en sanctuaires, en églises, en temples (comme la station !), en synagogues, en mosquées : tout le monde devra se couvrir la tête – mais pas de cagoule, hein ! – et retirer ses chaussures à l'entrée ?
- Fais pas l'idiot ! Ça veut dire que ce seront des endroits où il n'y aura plus jamais de violence, même dans les cours de récréation où l'on devra se taire et où il sera interdit de courir ou de jouer « *à chat* ».
- Il paraît que les profs auront le droit d'ouvrir les cartables et les sacs des élèves, mais je croyais qu'ils le faisaient déjà, des fois...
- Oui, sauf que là ils auront une habilitation spéciale (une autorisation officielle, si tu préfères) : Sarkozy a même dit que si l'élève détient une arme, les profs devront « *en tirer toutes les conséquences* ».
- Attention aux bavures !
- Finalement, le Président aurait pu être intégré dans notre équipe du métro, s'il avait eu le gabarit exigé dans la profession !
- Tu sais ce qu'il a déclaré aussi, devant tous les grands flics du pays, les préfets, les inspecteurs d'académie, les ministres : « *Il faut mettre fin, tant qu'il est encore temps, avant qu'une catastrophe se produise, il faut mettre fin à la banalisation du port d'arme dans la rue, les transports en commun, les établissements scolaires.* »
- C'est vrai, quoi. Moi, des mecs armés, j'en vois tous les jours dans le métro : avec des pistolets, des revolvers, des Uzi, des fusils-mitrailleurs, et même une fois un bazooka ! Celui-là, je peux te dire que je l'ai pas loupé ! Il est dans mon salon, sur le buffet, juste à côté de la photo de ma belle-mère !

- Regarde à l'étranger (il faut toujours regarder à l'étranger, je ne parle pas des immigrés clandestins), tous ces morts dans les écoles : maintenant tu pars en classe, c'est comme si t'allais directement au cimetière !
- Non, il a raison, Sarkozy, en plus, il l'a bien dit, une seconde, je reprends mon papier : « *Mais qu'on ne s'y trompe pas, la délinquance ne procède* (ne vient, si tu préfères) *que très rarement de la souffrance sociale. La délinquance résulte simplement de l'attrait de l'argent facile.* »
- Ca veut dire que les grands patrons sont des délinquants ?
- Arrête ! Il vise tous ces types des « *quartiers sensibles* », comme il dit, qui se baladent en grosses voitures et qui n'en foutent pas une rame (de métro !) de la journée, des trafiquants, tu vois ce que je veux dire...
- Il faut bien approvisionner le show-bizz.
- Ecoute, on n'est pas flics (au fait, nos collègues de la police nationale, on en voit de moins en moins dans le sous-sol, non ?), moi leurs histoires de coke en stock, c'est pas mon problème. Pour les spécialistes, il suffit d'avoir du nez.
- Mais tu veux les coincer comment, ces individus qui donnent en plus le mauvais exemple aux jeunes ?
- Citation, tiens : « *Il faut frapper les trafiquants au portefeuille* » !
- En fait, c'est comme ça que le FBI avait fait tomber Al Capone, tu te souviens des *Incorruptibles* avec Eliot Ness ?
- Oui, j'ai pas vu la série télé, mais le film de Scorsese : le hic c'est que MAM n'est pas Edgar Hoover...
- Lui, il avait un nom de machine à laver l'argent sale !
- Pas mal !
- Mais d'où ça vient tout ça, cette insécurité, et le fait que, nous, on doive jouer les gros bras dans le métro alors que les « *caïds* », comme dit Sarkozy, ils roulent en Cherokee et on ne risque pas d'en trouver à la station République...
- Faudra que je te fasse une copie du discours, je t'en lis encore un extrait à retenir par coeur : « *Alors pendant des décennies,*

l'idéologie dominante (ça veut dire ce qu'on entend le plus à la télé) était fondée sur l'idée que la misère engendre naturellement la criminalité qui ne peut donc être traitée que par des mesures sociales. Cet angélisme (traduire : la naïveté) continue d'ailleurs d'imprégnier (baigner, si tu veux) le discours d'une partie des élites françaises. Je dis exactement le contraire : c'est la criminalité qui favorise la misère en aggravant l'exclusion, et la stigmatisation (marquer au fer rouge, quoi) d'une partie de la société française. »

- Donc, c'est la criminalité qui est criminelle, si je comprends bien ?
- Oui, c'est ça : donc tu t'en prends aux criminels (nous, c'est seulement à des gamins qui n'ont pas de pass Navigo et enjambent les portillons), et le problème est résolu. Sarkozy l'a déclaré : « *Aucune rue, aucune cave, aucune cage d'escalier ne doit être abandonnée aux voyous.* » Ils vont recruter sec, au ministère de l'Intérieur ! Un de ces mômes m'a crié récemment : « *La sûreté, vous l'avez dans le dos !* »
- Attends, j'ai un appel... oui, parfait..., OK !
- Il disait quoi ?
- « *Tout est calme, chef, à Bonne Nouvelle !* »

(30.05.09)



Le crime de la rue ordinaire

- Ce serait bonnard, si on pouvait piquer la camionnette, enlever qui tu sais et aller déposer le tout devant le ministère...
- Tu as de ces idées, toi ! Autant, c'est facile de brancher les fils du contact sous le volant, autant réussir à kidnapper ce réalisateur moustachu, c'est une autre paire de manches.
- J'imagine les titres des journaux : « *Le crime de la rue ordinaire* », car ils adorent les jeux de mots.
- C'est devenu une mode lancée par « *Libé* », même la presse « *sérieuse* » et la télévision ont succombé à la tentation.
- Tu te souviens de l'histoire qui avait eu lieu ici ?
- Mais oui, c'était « la bande à Bonnot », ils avaient abattu un receveur, juste devant le numéro 147, déjà la formule de Roger Gicquel : « *La France a peur* » avait été lancée en 1911, quatre jours avant Noël !

- Trois ans plus tard, la guerre... Le fait divers devenait le fait des vers, avec des millions de morts. Drôle de cadeau, le père (Noël) la Victoire et puis Pétain, le vainqueur de Verdun et, plus tard, le même, collaborateur des Nazis à Vichy.
- Ecoute, on ne va pas maintenant remonter le cours du temps, les anarchistes, y'en a pas un sur cent..., et l'heure tourne. J'ouvre la serrure du véhicule et puis on file au domicile de notre proie.
- Au fait, tu l'as vu, son film ?
- Oui, je l'ai téléchargé, c'était gratuit, merci Hadopi pour les droits d'auteur, mais il n'est pas à plaindre avec son gentil sponsor...
- J'ai regardé le début, on est tous accusés (et tutoyés, je n'ai pourtant pas gardé les vaches suisses avec ce type !), et cette musique comme de la soupe d'épinards...
- Un succès bœuf ! L'écologie, yab que ça de vrai ! Regarde chez Michelin : dommage que le personnel ne soit pas vraiment « durable » !
- Il faudrait peut-être s'en occuper : la terre, les arbres, l'agriculture, tout ça, c'est bien beau, mais l'homme, et la femme, on veut les faire travailler jusqu'à 67 ans, comme ça l'État est sûr de ne pas devoir payer trop longtemps leurs retraites !
- Mais tu sais bien que la durée de vie a augmenté, comme les cotisations !
- Oui, mais plus elle s'accroît (enfin, dans certains métiers par rapport à d'autres...), plus on devrait pouvoir en profiter, au lieu d'en subir les conséquences uniquement sur le temps de travail et non celui des loisirs...
- Attends, tu ne vas pas me ressortir encore Paul Lafargue, son *Droit à la paresse* devrait être interdit, c'est une véritable provocation à l'heure actuelle !
- T'inquiète, personne ne le lit, d'autant que c'était le gendre de Marx, alors c'est légèrement sulfureux. Voilà un type qui avait tout compris, Guy Debord s'en est sacrément inspiré...
- C'est un « *trésor vivant* », Debord, il ne faut pas y toucher, et Madame Albanel est bien consciente de la situation.
- Allez, on y va.
- OK, tu prends le volant, il est quelle heure ?
- Je regarde ma Swatch (mon rêve : une Patek Philippe !) qui m'indique précisément : « *7 heures 50* ».

- Tu as l'itinéraire ?
- Oui, c'est une somptueuse villa près de Neuilly-sur-Seine. J'ai emporté les cagoules (car il y a des caméras de vidéosurveillance), et aussi des boulettes de viande « *spéciale* » pour les molosses. Je sais qu'il est là aujourd'hui, notre homme.
- Ensuite, on va garer la camionnette devant le ministère de l'ébouriffant Jean-Louis Borloo (avenue de Séur, avant c'était les PTT, heureusement tout est en cours de privatisation !), j'ai préparé l'écriveau que l'on mettra sur le tableau de bord.
- C'est quoi, déjà ?
- « *Ici, à l'intérieur, un colis vivant, à recycler de toute urgence !* »

(20.06.09)



Il m'avait dit : « Il est 7 heures 20, tu as pile une heure devant toi pour m'envoyer le rapport, après il sera trop tard ! »

J'allumai mon micro, je pris la feuille à en-tête (je n'avais même pas avalé un café) et mes doigts commençaient déjà à caresser les touches du clavier. J'avais levé le rideau, il faisait encore nuit dehors : aucune voiture ne circulait, un lampadaire diffusait une lumière jaune mal réveillée.

Agence d'enquêtes Securway, 5 rue des Chaufourniers,

75019 Paris. Tél. 01 66 67 68 69

Paris, le 5 décembre 2009

Compte rendu N° 2975/03BZ/5/12/09/JDC

A l'attention du Directeur de l'agence.

J'ai pris hier matin en filature, comme convenu, Louis B. qui se trouvait en compagnie de Carole D.

Ils n'ont jamais remarqué ma présence.

A 11 heures du matin, ils se sont dirigés vers le boulevard Haussmann (ils se déplacent en métro, apparemment), ont regardé les vitrines des Galeries Lafayette et sont entrés dans le magasin. Ils ont emprunté l'escalator pour aller jusqu'au rayon Informatique, examinant divers micro-ordinateurs, mais n'ont rien acheté : sans doute un repérage avant les fêtes de fin d'année.

Ils ont été ensuite évaluer des sous-vêtements de femme : Louis B. a offert des bas noirs avec porte-jarretelles à Carole D.

Ils sont ressortis vers 12 heures 30 dans la foule qui commençait à affluer. Puis, ils se sont dirigés à pied vers l'Opéra et sont entrés dans Le Grand Café qui donne sur la place.

Je n'ai pu faire autrement que de commander un menu (voir fiche jointe), ma table était située à une dizaine de mètres de la leur.

Ils manifestaient, tout en déjeunant, le comportement de deux personnes très amoureuses l'une de l'autre : ils se tiennent la main de temps en temps (quand elle n'est pas occupée par le maniement des couverts), s'échangent quelques baisers par-dessus les assiettes – un bar grillé sur une rivière de riz, m'a-t-il semblé – et se sourient sans retenue.

Je n'ai pu déchiffrer de loin l'étiquette de la bouteille de vin, qu'ils ont complètement liquidée. Comme dessert, ils se sont amusés à commander des pro fiteroles : on aurait dit des enfants.

Elle, particulièrement, semble aux anges. Dans son tailleur gris, et avec ses hauts talons noirs, elle est vraiment élégante. Lui, en costume anthracite

avec cravate bleue rayée de marron, apparaît plutôt sur la réserve, comme s'il pensait à autre chose mais il arrive à donner le change.

Le repas terminé, ils sont sortis et ont marché en direction de la Madeleine, une promenade assez proustienne. J'avais pris le trottoir opposé et je faisais mine de m'intéresser aux vitrines des magasins avec leurs boules de Noël rouges et vertes. Mais ils n'ont jamais regardé en arrière (les piétons sensibles devraient porter des rétroviseurs).

Ils ont soudain bifurqué dans la rue Tronchet et ont pénétré sous le porche de *L'Hôtel du Temps gagné*.

Heureusement, un petit bistro en face m'a permis de m'installer en attendant.

Il était 14 heures 30, j'avais le temps de lire *Libération* et de retrouver, comme tous les vendredis, la chronique de Pierre Marcelle.

A 16 heures 10, ils sont ressortis : elle était un peu décoiffée (ses cheveux, auparavant tenus par une grande épingle, lui tombaient en Niagara sur les épaules) et lui, il avait froissé le pli de son pantalon.

Un Taxi Bleu est vite arrivé : là, j'étais coincé. Je ne pouvais sortir du café au risque de me faire voir, et le temps d'appeler moi-même un véhicule, ils seraient déjà partis.

Comme j'avais préparé mon appareil photo, je les ai cadrés et « immortalisés » au moment même où ils poussaient la porte de l'hôtel, on distinguera bien l'enseigne au-dessus.

J'ai alors décidé d'abandonner toute idée de les suivre ; j'ai traversé la rue et suis entré dans « leur » hôtel. Derrière le comptoir dépassait la tête d'un type à lunettes : j'ai aussitôt présenté ma fausse carte de police et lui ai demandé s'il avait bien reçu un couple qui venait de quitter les lieux et quelles étaient les identités des deux personnes.

- Elle ne l'a pas écrit, il y a seulement un carton pour deux.

Voilà, ce n'est pas important puisque nous connaissons le nom exact de la femme, qui nous a été fourni par Madame Christine B.

Compte rendu rédigé ce samedi 5 décembre 2009 par JDC à 8 heures 20.

(5.12.09)